

Alain Lamoliatte

Peenemünde



Munich, 1er janvier 1933, Joseph Blum jouait dans l'arrière-boutique de ses parents en compagnie d'Armelle sa cousine maternelle. En ce nouvel an son père lui avait donné une pièce de vingt marks en or. Assis par terre, il observait cette pièce qui brillait. Il était obnubilé, jamais il n'avait eu en sa possession quelque chose de si précieux. Il regardait la figure d'un homme vieux barbu et lisait les inscriptions : Wilhelm Deutscher Kaiser Königs V. Preuzen.

Ses parents étaient merciers. D'adorables parents qui aimaient et gâtaient leur fils unique. Son père était juif, cette mercerie était dans la famille depuis le dix-huitième siècle. Sa mère n'était pas juive mais cliente depuis toujours elle tomba amoureuse de Moshe à l'âge de sept ans. Un amour comme celui-là n'était pas de celui que la différence

de religion pouvait empêcher. Pendant la première guerre mondiale, Moshe combattit au sein du 67^o Régiment d'Infanterie de Magdeburg. Elena l'attendit en tremblant tous les soirs quand ses parents lisaient les journaux et les nouvelles du front. Ils se marièrent en 1919. Oh, bien sûr au début les parents de Moshe ne voyaient pas d'un bon œil cette union entre leur fils juif et cette goï. Surtout que dans la tradition juive, les enfants sont juifs par leur mère. Donc à leur majorité leurs enfants, si Dieu leur en accorderait, pourraient choisir d'embrasser la religion talmudique ou non. Mais à la naissance de Joseph, toute crainte, toute hésitation disparurent. Que valait la peur devant l'amour de grands parents pour leur petit fils. Joseph était si beau, si gentil.

Moshe et Elena travaillèrent à la mercerie et la reprirent en 1930. Tous les clients étaient unanimes, les nouveaux propriétaires étaient de merveilleux commerçants, prévenants et à leur écoute. Pourtant depuis l'ascension du parti Nazi et de son leader Adolf Hitler, les clients se faisaient rares. Bien entendu le fait qu'ils étaient juifs n'avait rien avoir à cela. Non, mais il y avait d'autres merceries à Munich tenues par des allemands de sang pur.

Au petit matin, des hommes des sections d'assaut avec leurs uniformes marron vinrent frapper à la porte du magasin. Comme Moshe tardait à venir leur ouvrir, ils défoncèrent la vitrine et pénétrèrent à plusieurs. Ils attrapèrent Moshe, le trainèrent à l'extérieur et le jetèrent au sol. Elena était encore nue dans la salle de bain quand elle fut

aussi arrachée du logis et vautrée dans le caniveau.

Armelle, âgée de seize ans comprit immédiatement ce qu'il se passait, elle empoigna Joseph et bien qu'il s'en défendait réussi à le faire sortir par l'arrière. Au moment où ils tournaient à droite pour aller chez elle, la porte de l'arrière-boutique explosa et des cris de rage se firent entendre. Joseph était conduit chez sa tante mais réussit à tromper la vigilance de sa cousine.

Il retourna en direction de la mercerie quand à cent mètres, il vit ses parents à genoux avec de drôles de bonhommes marrons autour d'eux. On leur avait passé une pancarte autour du cou. Sur celle de son père on pouvait lire : « Je suis un Juif qui n'entraîne dans sa chambre que des jeunes

Allemandes » alors que sur sa mère : « Je ne suis qu'une truie attirée par les Juifs ». Joseph voulu courir au secours de ses parents quand un bras le retint. C'était Armelle qui l'avait retrouvé. Il essayait de lui faire lâcher prise mais ses petites mains ne pouvaient rien face à la détermination de sa cousine. Il pleurerait, enrageait mais ne criait pas. Il gardait sa rage à l'intérieur de lui. Il ne pouvait détacher ses yeux de ses parents, ses parents qu'il aimait tant et qui étaient humiliés, quand un des hommes qui les tourmentaient sorti un pistolet et leur tira une balle dans la nuque. Joseph s'effondra et Armelle dut le porter.

Au nord de l'Allemagne.

En cette veille de Noël 1942 la péninsule de Peenemünde était recouverte de neige. Les équipes de Von Braun étaient sur le pied de guerre, l'avion sans pilote comme il l'appelait, était sur sa rampe de lancement. Les réservoirs d'alcool de d'oxygène avaient été remplis. La température largement au-dessous de zéro degrés centigrade avait favorisé la conservation de l'oxygène à l'état liquide. Malgré cela, l'ingénieur SS était inquiet. La glace et le givre qui s'accumulaient sur le fuselage de ce qu'il fallait bien appeler une fusée risquaient de l'alourdir et de compromettre ce premier tir de l'arme Fieseler FZG 76.

Cette aventure avait commencé en 1936 dans cette région du nord de l'Allemagne, mais dès 1932 sur l'aérodrome de Tegel à Berlin. Là, avec un groupe d'amis il avait créé un club d'astronautique visant à concevoir des

fusées en vue d'une éventuelle exploration spatiale. Le 16 avril 1934, Von Braun remit sa thèse de doctorat sur la propulsion des fusées, intitulée : Solutions théoriques et expérimentales au problème des fusées propulsées par des carburants liquides. Technique des fusées et recherche dans le domaine du vol spatial. C'est en 1936 qu'il intégra un programme, d'abord pour l'armée de terre puis pour la Luftwaffe visant au développement d'une arme volante sans pilote. A la recherche d'un terrain d'essai, il jeta son dévolu sur cette péninsule où il disposait d'un aéroport, d'un port et d'une ligne de chemin de fer. En 1937 il adhéra au parti nazi, le NSDAP et fut nommé directeur du centre d'essai et promu Sturmbannführer soit commandant de la SS.

A l'intérieur du bunker de tir Von Braun initia la procédure de tir. Le premier moteur

propulsa la fusée à trois cents kilomètres par heure. Celle-ci quitta la rampe de lancement, monta dans le ciel au-dessus de la mer baltique. L'ingénieur exulta, c'était le premier tir d'un Fieseler mais sa joie fut de courte durée car au bout d'un kilomètre, l'avion sans pilote tomba dans le gris des flots.

Avril 1943, en Poméranie occidentale.

Adolf Hitler visitait la péninsule de Peenemünde. En compagnie du Reichsführer Heinrich Himmler, il se faisait présenter les cadres et le centre d'essai des missiles par le général Jeschonnek, chef d'état-major de la Luftwaffe, second de Göring. Les ingénieurs en chef Walter Thiel et Wernher von Braun se

chargeaient des explications sur leurs travaux de recherche.

- Mein Führer, commença Wernher von Braun, le Fieseler FZG 76, (de l'allemand Flak Ziel Gerät 76 engin antiaérien vers cible), a été conçu par Robert Lusser de la société Fieseler, et par Fritz Gossiau de la société Argus.

- Ce nom ne me plaît pas, rétorque immédiatement le chancelier Allemand.

- J'ai décidé que nous l'appellerions Vergeltungswaffe (arme de représailles) eins ou V1, mein führer, rétorqua Heinrich Himmler.

- C'est nettement mieux, vous vous appelez comment déjà ?

- Wernher von Braun, mein führer, ingénieur en chef.

- Et bien monsieur l'ingénieur en chef, apprenez qu'un mot, un nom est parfois plus efficace que l'engin lui-même. C'est pour cela que j'ai toujours avec moi, le Reichsführer Himmler, continuez.

- Donc, le V1 a un moteur pulsoréacteur. Nous sommes les premiers au monde à avoir développé cette technologie.

- Pas la peine de dire des évidences, allez à l'essentiel.

- Ce moteur a besoin d'une vitesse de trois cent kilomètres heure pour fonctionner. Pour cela, le V1 est catapulté sur une rampe à l'aide d'un moteur à gaz. Une fois en l'air, la bombe volante est autonome. A l'avant de celle-ci, une hélice déterminera le moment où le moteur s'arrêtera ce qui entrainera sa chute. Le réglage se fait à l'avance par les

servants de l'arme. C'est une charge de huit cent trente kilogrammes qui peut être envoyée à 230 kilomètres. Le fonctionnement et la fabrication aisés nous permettra de pouvoir en lancer une centaine par jour quand les chaînes de montage fonctionneront au maximum.

- Bien, bien, quand pensez-vous que vous serez prêts.

- Dans six mois, mein Führer.

- Faites pour le mieux, on a de plus en plus de signes que nos ennemis débarqueront en France, dans le Pas-de-Calais. Je vous donne quatre mois, pas un de plus.

- Ja wohl mein Führer. Il sera fait selon vos désirs.

Wernher von Braun naquit le 23 mars 1912 à Wirsitz, en Pusse Orientale. En 1930 alors âgé de 18 ans il rejoignit un groupe de passionnés d'aéronautique qui mit au point de petites fusées expérimentales sur l'aérodrome de Tegel au sud de Berlin. En 1932 il travailla avec le département balistique de la Direction des Armements de l'armée allemande avec le titre d'ingénieur. Au sein de ce centre de recherche militaire, il dirigea un programme dont le but fut de produire des fusées à propulsion à ergols liquides. Il bénéficia alors d'un soutien financier croissant des dirigeants militaires allemands dans le contexte d'une politique de réarmement de l'Allemagne portée par l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler.

Le lendemain matin, la brume recouvrait la forêt sur l'île Usedom, où se situait la petite ville de Peenemünde. Von Braun ne cessait de se rappeler les mots du Führer. Quatre mois, il avait quatre mois pour que la chaîne de fabrication de ses fusées tourne au maximum. Mais pourquoi avait-il dit qu'il pourrait en lancer une centaine par jour ? Pour commencer il avait convoqué une réunion avec son staff d'ingénieurs et le directeur de l'usine.

- Vous avez tous entendu ce que notre Führer Adolph Hitler a dit hier. Dans quatre mois, nous devons être en mesure de produire cents V1 par jour. Que vous faut-il ?

- Il nous faudrait six mois de plus ; répondit Walter Dornberger le directeur de l'usine.

- Nous ne les avons pas alors il ne sert à rien de se plaindre. Combien pouvez-vous en sortir avec les infrastructures actuelles ?

- Une vingtaine, et encore si les ouvriers sont bien formés et si les gardes SS arrêtent de les tuer quand ils deviennent productifs.

- Les gardes, j'en fais mon affaire. De combien d'hommes avez-vous besoin ?

- Actuellement nous avons un camp de prisonniers avec deux cents hommes. Nous devons en construire un deuxième et passer à cinq cents hommes. Mais je répète, ils doivent être formé, nourris convenablement et gardés en vie. Un homme avec le ventre vide de produit pas. Cette phrase ne vient pas de moi. C'est ce que Moïse a dit à Ramsès II en parlant des esclaves juifs.

- Je vous rappelle que Moïse était un juif aussi. Faites attention à vos propos, sinon

c'est vous qui serez fusillé. J'ai encore besoin de vous.

- Il va falloir faire venir une tonne d'acier par jour, des câbles électriques, six mille litres d'essence, et deux cents bombes à fragmentation. Il va falloir agrandir le port et les entrepôts.

- Occupez-vous de commander les moyens dont nous aurons besoin, je me rends à Ravensbrück pour négocier plus de prisonniers.

- Il nous faut des hommes et des femmes ayant un minimum de connaissances en métallurgie, en électricité ou en propulsion.

- N'exagérons rien, s'ils savent lire, nous pourrons leur donner des feuilles de tâche.

- Faites pour le mieux.

Sans perdre une minute, Von Braun partit pour le camp de Ravensbrück. Son chauffeur traversa le pont en direction de la ville de Wolgast.

- Quelle fierté d'avoir eu la visite du Führer Herr Sturmbannführer. Je suis certain que nous allons donner la victoire au Reich.

- On fait tout pour, Heinrich, on fait tout pour.

- Qu'allons-nous faire à Ravensbrück ?

- Il nous faut plus de main d'œuvre. Si nous voulons produire cent V1 par jour, il nous faudra un deuxième camp.

- Cela me révolse que nous devons faire fabriquer nos armes par des UnterMensch.

- Rappelez-vous que les pyramides en Egypte ont été construites par des esclaves

juifs. Le génie vient des ingénieurs allemands, peu importe par quelles mains nos armes sont assemblées.

- Ja, vous avez raison Herr Sturmbannführer. Le génie allemand fera trembler le monde entier, jusqu'à ce que nous ayons conquis l'Europe de l'atlantique à l'Oural.

Après deux heures de route, ils arrivèrent au camp de Ravensbrück. Le Hauptsturmführer Suhren commandant le camp l'attendait en personne. La visite du chancelier Adolph Hitler la veille avait devancé Von Braun. Suhren se doutait bien que si le commandant de la base secrète de Peenemünde venait en personne dans son camp, ce n'était pas pour une visite de courtoisie.

- Bonjour, Herr Sturmbannführer que me vaut l'honneur de votre visite ?

- Notre Führer veut que je sois prêt à produire mes armes secrètes dans quatre mois au lieu de six. Il me faut donc plus de prisonniers.

- Allons à mon bureau, nous ne sommes même pas sûrs qu'il n'y ait pas de chiens d'espions polonais dans mon propre camp.

Voulez-vous un café ?

- Volontiers. Combien de prisonniers pouvez-vous me donner dans les jours qui viennent ? Il m'en faudrait cinq cent de plus.

- Dans un premier temps, vous savez que je n'ai que des prisonnières et des enfants.

- Il faut immédiatement téléphoner à Berlin que l'on vous fasse parvenir des hommes, et des hommes en bonne santé et

détenant des diplômes en métallurgie, électricité et carburants.

- Vous êtes un ingénieur, Herr Von Braun. Ne le prenez pas mal, mais si j'envoie un message détaillant les spécialités que vous décrivez, les anglais sauront immédiatement que nous fabriquons quelque chose de spécial.

- Vous avez raisons. Comment pouvons-nous faire ?

- Je vais demander un convoi avec des hommes pour que vous puissiez bâtir vos usines et mes hommes vont étudier les fichiers de ceux que nous avons déjà pour que je puisse vous fournir ce dont vous avez besoin. Mais avant cela, savez-vous ce que nous faisons ici ?

- Vous êtes un camp de travail. Les juifs, tziganes, roms et autres peuples ennemis du Reich sont internés dans ce genre de camp et travaillent pour la grandeur de l'Allemagne.

- Il vous manque un détail. Ma mission n'est pas de les faire travailler pour la grandeur de l'Allemagne, mais de les tuer au travail.

- Pardon ?

- Les camps comme Ravensbrück, Auschwitz ou autre n'ont qu'un seul but, l'extermination des peuples que vous avez cités. Ils sont les ennemis du Reich, ils doivent non seulement mourir, mais disparaître.

- Mein Gott, je ne le savais pas.

- Vous êtes un SS comme moi, vous êtes donc soumis au secret et la solution finale est certainement le plus grand secret du Reich.

- La solution finale ? Alors pourquoi vous m'en parlez ?

- Pour que vous compreniez qu'il est hors de question qu'un de vos prisonniers ne s'évade et raconte ce qu'il se passe ici.

- Je vous rappelle que mon programme est également secret.

- Certes, mais vous allez passer de deux cents à sept cents prisonniers, donc vous multipliez par trois le risque d'évasion et de divulgation.

- Vous avez raison.

- Vous devez demander à Berlin que l'on double également vos gardes et des gardes spécialistes dans le contre-espionnage.

- Je vous remercie. Connaissez-vous un homme qui pourrait me seconder dans cette mission ?

- Le général Von Chamier-Gliczinski de la Luftwaffe est un excellent organisateur et très au fait du contre-espionnage. Appelez le Reichsmarschall Hermann Göring qui se fera un plaisir de vous l'envoyer. Il ne souhaite rien d'autre que de faire un pied de nez à la Wehrmacht.

- Très bon conseil. Quand puis-je espérer voir arriver des renforts en main d'œuvre ?

- Je mets immédiatement mes hommes dessus. Dès demain un premier convoi arrivera avec du matériel pour construire des baraquements pour les loger.

- Je rendrais compte au Reichsführer Heinrich Himmler que vous m'avez apporté une aide essentielle. Je ne voudrais pas m'avancer, mais vous venez certainement de donner la victoire au Troisième Reich.

- Gott sei dank. Heil Hitler!

- Heil Hitler!

Von Braun quitta le Hauptsturmführer Suhren et remonta dans sa voiture. En route il repensait à ce qu'il venait d'apprendre. Ainsi il existait un plan qui se nommait « la

solution finale » visant à éliminer tous les hommes n'étant pas assez purs aux yeux des ariens de l'Allemagne Nazi.

- Dites-moi Heinrich;

- Ja vohl Herr Sturmbannführer ?

- Savez-vous ce qui se passe dans ce camp ?

- Bien sur Herr Sturmbannführer, nous éliminons les sous-hommes, les juifs, les tziganes, les roms et aussi les opposants politiques de l'Allemagne. Ici, il y a essentiellement des femmes et des enfants, mais dans d'autres camps les hommes sont traités.

- Et que pensez-vous de cela, Heinrich ?

- Herr Sturmbannführer, je suis un officier SS. Je sens un doute dans votre question. Ne doutez pas, Herr Sturmbannführer. Toutes ces populations sont les ennemis de l'Allemagne. Je devrais rendre compte en haut lieu de votre interrogation à cette idée. Vous êtes un savant, l'Allemagne a besoin de vous, aussi cette conversation restera entre nous, mais rejetez vos ressentiments. Ce qui se passe dans ces camps est aussi important que vos fusées ou les chars produits par Herr Porsche ou Henschel. Si vous permettez, mettons fin à cette discussion.

- Vous avez raison Heinrich, je vais me concentrer sur mes recherches, elles vont donner la victoire au Reich, ça c'est une certitude.

Le trajet se poursuivit dans un silence pesant. Von Braun n'avait jamais imaginé que son chauffeur le surveillait pour le compte de Himmler. Il avait une femme, il ne pouvait se permettre de lui faire prendre des risques pour des hommes et des femmes qu'il ne connaissait pas et dont le sort avait été celé par Hitler lui-même. En arrivant dans son bureau à Peenemünde, il envoya un message au Reichsmarschall Hermann Göring.

« Herr Reichsmarschall, je suis Wernher Von Braun. Le Führer veut que nous soyons prêts à lancer dans quatre mois. Pour cela, nous allons devoir doubler la capacité des usines et donc du camp de prisonniers. Le Hauptsturmführer Suhren m'a conseillé de m'adjoindre un officier ayant des dons d'organisateur et au fait des problèmes de contre-

espionnage. Il m'a recommandé le général Von Chamier-Gliczinski. Vous serez-t-il possible de le muter chez moi ? »

Göring répondit par cette phrase laconique :

« Von Chamier-Gliczinski, sera chez vous dans une semaine. Heill Hitler. » Puis il transmet un message d'affectation pour que son adjoint rejoigne au plus vite Peenemünde.

Londres, PC du MI 6, le secret intelligence service (SIS).

A Londres, le MI6 intercepta le message. Bien que crypté à l'aide de la machine

Enigma, le message fut transit et envoyé aux services de renseignement Britanniques.

Enigma a été développée par Arthur Scherbius, ingénieur allemand à partir de 1918. Elle fut adaptée par la Marine allemande en 1926. L'appareil fut ensuite repris par l'armée de terre allemande en 1929. À partir de ce moment, son usage fut étendu à toutes les forces armées allemandes et une grande partie de la hiérarchie nazie. Le capitaine Bertrand du Deuxième Bureau français était parvenu en 1931 à recruter une source, Hans-Thilo Schmidt, au sein même du bureau du chiffre du ministère de la Reichswehr. Il obtint de lui de premières copies de la documentation d'une machine de chiffrement électromécanique à cylindres nommée Enigma.

Sur ordre de sa hiérarchie, il fit parvenir ces documents aux services de renseignement britanniques et polonais. Comme le bureau du chiffre français, le chiffre de l'Intelligence Service britannique considéra qu'il était impossible de casser un chiffre à cryptage mécanique.

Le capitaine Bertrand se rendit à Varsovie et conclut un accord de coopération avec le lieutenant-colonel Langer, chef du Biuro Szyfrów, service polonais du chiffre. Les officiers polonais étaient enthousiastes et s'attaquèrent à l'analyse du système Enigma. Ils furent aidés régulièrement, au fil des ans, par de nouveaux renseignements français, dont des photographies de la structure d'Enigma, de son plan d'assemblage ainsi que le plan de câblage interne du système de roues

permettant le réglage quotidien. Ils obtinrent dès 1933 de premiers résultats concluants. Le mathématicien Marian Rejewski, assisté de Jerzy Rozycki et Henryk Zygalski, parvinrent à reproduire manuellement le fonctionnement de la machine. Cinq ans après, ils conçurent des engins électromécaniques, les « bombes », qui automatisèrent le processus, ce qui fut rendu indispensable par l'accroissement de la fréquence de changement des codes allemands.

Face à l'imminente invasion allemande, en juillet 1939, les Polonais transmirent au commandant Bertrand l'ensemble de leurs travaux. Ils se heurtèrent à une nouvelle accélération par les Allemands du rythme des changements de code.

En août 1939, les Français lancèrent secrètement la fabrication d'une série de quarante machines Enigma pour capter les messages allemands, sur la base de celles obtenues de Pologne. Avec l'accord du général Gamelin, le commandant Bertrand apporta à Londres une des machines polonaises pour servir de base aux travaux britanniques. Pour que l'opération passe inaperçue, la machine fut convoyée dans les bagages de Sacha Guitry.

Les services britanniques reçurent également des services français la totalité des documents détenus, et sur cette base prirent le relais des travaux polonais.

En de nombreuses occasions, les Allemands renforcèrent la sécurité d'Enigma. Au prix de mille difficultés, les Britanniques

reconstituèrent les réglages et parvinrent petit à petit à décrypter un nombre croissant de messages, malgré de longues périodes de trous noirs. À la fin de la guerre, Rejewski, qui croyait que ses travaux n'avaient servi à rien, en sera impressionné.

La Royal Navy organisa plusieurs coups de main contre des chalutiers armés et des navires-météo. Des équipes de prise montaient à bord de U-Boote abandonnés par leur équipage. À chaque fois, des manuels et des documents étaient capturés. Les signaux de l'armée allemande étaient décryptés, puis croisés avec une autre source d'informations importantes, les réseaux de résistants français, qui avaient infiltré les bases des sous-marins allemands de Brest, La Rochelle, Saint-Nazaire, et surtout Lorient où Jacques

Stoskopf, l'un des plus importants espions de la seconde guerre mondiale devint sous-directeur de la base où se trouvait le quartier général de l'Amiral Karl Donitz. Les écussons sur les kiosques des U-boote, les fanions, les sorties et les retours de missions, des bons de commande adressés à l'arsenal français ; les sacs de linge déposés en blanchisserie avec le nom des soldats, les indiscretions des marins allemands dans les bars, rien n'échappait à son équipe. Pour que ce système d'espionnage resta durablement efficace, il fallut aussi que les Allemands ne se doutent de rien, faute de quoi la sécurité de leurs transmissions aurait été modifiée. En Méditerranée, les messages allemands et italiens qui annonçaient la route et le calendrier des convois de ravitaillement des forces de l'Axe en Tunisie et en Libye étaient couramment décryptés par les

spécialistes britanniques, mais l'attaque était précédée d'une reconnaissance aérienne qui trouvait le convoi « par hasard ».

Enigma chiffrait les informations en faisant passer un courant électrique à travers une série de composants. Ce courant était transmis en pressant une lettre sur le clavier ; il traversait un réseau complexe de fils puis allumait une lampe qui indiquait la lettre chiffrée. Le premier composant du réseau était une série de roues adjacentes, appelées « rotors », qui contiennaient les fils électriques utilisés pour chiffrer le message. Les rotors tournaient, modifiant la configuration complexe du réseau chaque fois qu'une lettre était tapée. Enigma utilisait habituellement une autre roue, nommée « réflecteur », et un composant appelé « tableau de connexion »,

ce qui permettait de complexifier encore plus le processus de chiffrement.

Une fois décrypté, le message fut adressé au Lieutenant Sidney Reilly. Professeur d'allemand avant la guerre, Reilly fit ses études dans l'université libre de Berlin. Cet édifice était très largement infiltré par les communistes allemands avant l'avènement du troisième Reich. En 1936 les Sections Armées, le bras armé du parti Nazi fit une descente musclée en son sein. Une centaine d'étudiants périrent dont beaucoup d'anciens amis et la fiancée de Sydney. Il fut d'abord recruté par le MI6 comme interprète, mais rapidement sa bonne connaissance de l'âme germanique lui permit d'intégrer le milieu des analystes en renseignement.

Sans attendre, Reilly se rendit directement dans le bureau du chef du MI6, le Lieutenant-colonel Stewart Menzies.

- Colonel, je viens de recevoir le compte rendu d'une conversation entre Göring et Von Braun.

- Von Braun, pourquoi ce nom me dit quelque chose ?

- C'est un ingénieur spécialiste en moteurs de fusées. Je vous ai fait un mémo il y a quelque mois. Je vous disais que je pensais que les allemands développaient une nouvelle arme, un genre d'avion sans pilote. Le service d'espionnage polonais nous avait également prévenus de cette possibilité.

- Ok, ça me revient. Que dit cette communication avec Göring ?

- Ils ont eu la visite d'Hitler qui leur a ordonné d'accélérer leur production et d'être en mesure de les mettre en œuvre dans quatre mois. Von Braun dit qu'il va doubler ses capacités de production. Le général Von Chamier-Gliczinski va être détaché à Peenemünde pour aider Von Braun.

- Hitler, Göring et Von Chamier-Gliczinski, putain ce doit être quelque chose d'important. Les polonais peuvent-ils nous en dire plus ? De quoi s'agit-il exactement ? Si c'est une arme, quelle est sa portée et quel est son pouvoir de destruction ?

- Pour l'instant, nous n'en savons pas plus. Je suggère de profiter de

l'agrandissement des infrastructures et donc de main-d'œuvre pour infiltrer un agent à nous.

- On voit que ce n'est pas vous qui prenez la décision d'envoyer quelqu'un à une mort certaine. Mais vous avez raison, c'est la guerre et pendant une guerre il y a des morts.

- Dois-je vous rappeler, colonel que ma fiancée a été abattue par ces chiens de Nazi ?

- Non bien sûr, excusez-moi, nous sommes tous sur les nerfs. Merci pour le renseignement. Votre amie était communiste ?

- Non, colonel et rassurez-vous, le MI5 a déjà fait son enquête pour savoir si après la guerre je ne passerais pas du côté de l'URSS. Je suis anglais colonel. Même si cela m'est

pénible, quand je travaille j'oublie mes rancœurs envers les SS et je fais des analyses basées sur des faits, par sur mes sentiments.

- Bien reçu. Bon, au travail.

Une semaine plus tard, le général Von Chamier-Gliczinski arriva à Peenemünde. Après une visite rapide du site en compagnie de Von Braun, ils se mirent immédiatement au travail pour définir les modalités de l'agrandissement.

- Comme vous le voyez, monsieur l'ingénieur, ...

- Je suis docteur, Herr Général mais appelez-moi Wernher.

- Pas de problème pour moi, mais appelez-moi Hans. Donc je disais, Wernher, votre site de production actuel, le hall F1 ne peut être agrandi. Vos ouvriers ; je suis un militaire Wernher, permettez-moi de ne pas dire Jude ou Unter-mensch ...

- Bien sûr, pas de problèmes.

- Vos ouvriers dorment au sous-sol et travaillent à l'étage. Je ne vois qu'un endroit pour une deuxième unité de production, le terrain d'aviation.

- Vous ne croyez pas que cela pourrait être dangereux pour les atterrissages des avions ?

- Wernher, je suis général d'aviation, la sécurité aérienne est ma priorité.

- Oui, évidemment, excusez-moi.

- Ne nous excusons pas quand il s'agit de donner la victoire à notre patrie. Quand doivent arriver les renforts en hommes.

- Ils sont déjà là. Pour le moment ils dorment dans un camp de toile derrière le hall F1, c'est pour cela que vous ne les avez pas vus.

- Que font-ils ?

- Ils réapprovisionnent les avions de transport et participent au terrassement d'une nouvelle piste.

- Pas besoin de nouvelle piste, c'est trop visible du ciel. Les anglais font traverser l'Allemagne à leurs avions de reconnaissance plusieurs fois par semaine.

- Mein Gott, je ne savais pas.

- C'est secret. Imaginez quel serait le moral de la population si elle le savait. Nous allons faire fabriquer les nouveaux baraquements et la nouvelle usine à côté de la piste. Il faudra qu'ils soient bien camouflés. Une piste ne peut être cachée du ciel, des bâtiments oui. Parlons d'autre chose, la sécurité du site, pas contre une éventuelle attaque armée, mais contre un espionnage. Pensez-vous que votre base est infiltrée ? Les anglais ? Les polonais ? Les russes ? Les américains peut-être ? Ou bien un allemand ?

- Non ! Personne ne nous espionne.

- C'est impossible Wernher. Ne vous fâchez pas, mais il est impossible que vous ne soyez pas infiltré. Une base pareille

fabriquant une telle arme, une arme ultime, tous les pays que je vous ai cité doivent essayer d'en savoir plus. Et je ne plaisantais pas quand je parlais d'un allemand. Nous avons plus d'ennemis à l'intérieur que vous ne pourriez l'imaginer. Les communistes, les libéraux et tous ceux qui ne voient pas d'un bon œil ce que nous faisons aux juifs collaborent avec les américains, les anglais ou les russes. C'est aussi pour cela que nous devons gagner cette guerre, Wernher. Si nous perdons, tous cela voudront nous voir accrochés à une potence.

- Je comprends pourquoi on m'a conseillé de vous prendre avec moi. Vous avez une vue beaucoup plus large que je le l'ai jamais eu et vous n'avez pas votre langue dans votre poche.

- Dites-vous bien que Göring en fait autant avec Hitler et c'est pour cela que le Führer ne l'as toujours pas fait tuer.

- Mein Got, je suis bien content de ne pas frayer dans le même bocal. Concernant les prisonniers. Je veux qu'ils soient bien traités. Comme le disait Moïse, les hommes font de biens mauvais mortiers.

- C'est vous le patron. Mais faisons-le discrètement. Il ne faudra jamais fanfaronner concernant le traitement d'hommes qui étaient destinés à la chambre à gaz.

- Vous êtes donc au courant.

- Evidemment. Que l'on soit bien d'accord. Ce que nous pensons ne doit pas nous

détourner de notre fidélité au Führer et au Parti Nazi. C'est bon pour vous ?

- C'est bon pour moi. Les hommes que nous emploierons ne seront là que pour travailler et rien d'autre. Si l'un d'eux fait un pas de côté il devra retourner à Ravensbrück.

- Faisons comme ça. Mettons-nous au travail. Dans quatre mois, le premier V1 touchera l'Angleterre. Je suis venue avec le colonel Max Warthold. Il commandera le 155^o régiment de DCA que le Führer vient de créer. Ce régiment assurera la sécurité de ce site, des sites de lancement et la mise en œuvre des missiles.

- Très bonne nouvelle. Votre épouse est-elle venue avec vous ?

- Non, elle ne voulait pas quitter Berlin.
C'est un citadine elle a refusé catégoriquement de venir dans cette île remplie de moustiques, je la cite bien évidemment.

- Vous dinerez avec mon épouse et moi-même ce soir, il y aura aussi mon frère Magnus ?

- Volontiers, je vous remercie.

Pendant ce temps en Angleterre.

Le moins que l'on pouvait dire c'était que le D. Havilland DH 58 était un avion laid. Avec ses deux gros moteurs accrochés sous les ailes mais si prêt du fuselage qu'on aurait

cru que les hélices toucheraient le cockpit, on se demandait s'il n'allait pas tomber vers l'avant, après le décollage. Tout en bois, ses ailes étaient droites et son fuselage s'affinait avec l'arrière où partaient deux petits ailerons et une dérive pas plus grosse. Mais cet avion était surnommé « The Wooden Wonder » la merveille en bois par les pilotes britanniques tant il était agréable à piloter.

Sur la base aérienne de la RAF Heston, à l'ouest de Londres, l'aventurier australien Sydney Cotton du Photographic Reconnaissance Unit (PRU) décolla à bord de son DH 58 Mosquito. Il devait prendre des photos d'une base située au nord-est de l'Allemagne. Malgré sa grande connaissance de ce pays, il n'avait jamais entendu parler de cette île de Peenemünde. Que pouvait-il y avoir de si

important dans cette région du Reich, ni une base aérienne, ni une base de sous-marins. Enfin, il connaissait bien Churchill pour savoir que si on lui avait demandé d'aller là-bas, c'est que ce devait être important. « Le sort de la guerre en dépend peut-être » lui avait dit Winston. Merde, et il avait l'air sincère.

Avant la guerre, Cotton aimait photographier les villes allemandes. En fait, il aimait surtout voler. La photographie n'était que le moyen de gagner sa vie depuis qu'il avait quitté son Australie natale pour le vieux continent. Ami des puissants comme l'anglais Winston Churchill, pas encore premier ministre, et le dirigeant Nazi Kesselring. A ces deux-là, on pouvait ajouter à la liste de ses connaissances, Eastmann le patron de la firme Kodak et l'écrivain Yan Flemming. En

1936, voyant comment les choses évoluaient en Allemagne, il eut l'idée saugrenue de photographier les installations militaires du futur troisième Reich. Approché par l'armée de l'air Française, il fut à l'origine de la création d'un escadron de reconnaissance et format aussi bien les aviateurs français et anglais. Après la débâcle française, il partit en Angleterre pour se mettre à la disposition de la RAF.

A peine eut-il décollé qu'il prit la direction du nord est pour survoler une autre base aérienne, Peterborough. Son idée était de survoler le Danemark, puis plein est vers Malmö en Suède puis au sud vers Penemünde. Il savait qu'il devrait échapper aux patrouilles de la Luftwaffe sauf peut-être au-dessus de la Suède qui était un pays neutre, peut-être ou pas. Une fois qu'il survolait la

Suisse, il fut pris en chasse par deux chasseurs allemands. Il ne dut sa sauvegarde qu'à un vol à très basse altitude sur un itinéraire passant par des voies de circulation très fréquentées. Les Nazi n'osèrent pas l'abattre au-dessus des villes Helvètes.

A Brème trois Messerschmitt BF 109 entamèrent leur roulage sur la piste.

- Hanz, encore une patrouille ennuyeuse aujourd'hui ; dit Helmut à son supérieur; les radars ne voient rien arriver ?

- Non Helmut, les services de renseignement ne nous ont rien signalé non plus. Si tout va bien, on sera rentré à midi et je t'offrirais une bière.

- Si on arrive à tuer un avion anglais, c'est moi qui paierais la tournée.

Ils décollèrent et partirent au nord, en direction de la mer. De temps en temps, des appareils de reconnaissance survolaient cette région à la recherche de navires de la Reich Marine qui attaquaient les bâtiments anglais ou américains en mission de ravitaillement de ces chiens de soviétiques.

Sydney Cotton approchait du Danemark. Il se concentra un peu plus car il savait qu'il allait croiser la route de patrouilles de la Luftwaffe.

-Hanz, à dix heures, un Havilland. Bordel, à quoi servent nos radars ? Pourquoi ne nous l'ont-ils pas signalé ?

- Il est entièrement en bois. Les radars ne détectent que les appareils métalliques.

- On se le fait.

Ils grimpèrent et poussèrent leurs moteurs au maximum pour coiffer le Mosquito puis se placer sur ses six heures sans qu'ils ne le détectent.

Sydney volait sans oreillettes et sa verrière légèrement entrouverte. Encore plus qu'à sa vue, il se fiait à son ouïe. Même si on ne voyait pas un avion ennemi qui vous prenait en chasse, on ne pouvait pas ne pas l'entendre. Surtout qu'en général il accélérât toujours à ce moment-là. Et en effet, il perçut le ronflement du moteur Daimler-Benz DB 600, à 12 cylindres en V inversé du

Messerschmitt BF 109. Aussitôt, il plongea pour prendre de la vitesse.

- Regarde-moi ce con, Helmut il plonge au lieu de grimper dans les nuages. Il ne va pas nous échapper. Quelle bière tu préfères ?

- Une Bud Weiser, mais tu le sais bien. On parie lequel de nous deux va l'abattre en premier ?

- T'as aucune chance.

Sydney Cotton fit prendre un maximum de vitesse à son moustique. Quand celle-ci fut à son apogée il reprit de l'altitude. Progressivement il augmenta la distance qui le séparait des Messerschmitt. Dans ses rétroviseurs, il regarda l'image de ses ennemis qui s'amenuisait.

-Scheisse, il nous a bien baisés. Ne le répète à personne Hanz, mais je suis en admiration de ce salopard.

- Fais-moi penser à téléphoner à Göring pour le recruter.

- Allez, nos bières vont refroidir.

Cotton effectua sa mission et rapporta un film au Photographic Reconnaissance Unit.

Peenemünde chez Von Braun.

Von Chamier-Gliczinski arriva chez Von Braun pour le diner. Sa maison se situait à mi-chemin entre les usines et le camp des

déportés, le long de la mer baltique. Maria Luise, l'épouse de Wernher l'accueillit chaleureusement. Elle était une très belle femme d'une stature aristocratique. Hans qui était venu en civil enleva sa veste et la déposa lui-même sur le porte manteau. Il constata que les Von Braun n'avaient pas de serviteurs. Tant mieux, cela réduisait les risques de fuite.

- Bonsoir général, Wernher est au salon.

- Pas de général entre nous, appelez-moi Hans, je vous en prie.

- Appelez-moi Maria Luise alors. Je vous laisse, le gigot ne souffre pas la moindre sur cuisson. Vous aimez l'agneau j'espère ? Je l'ai fait à la bière.

- Je l'adore.

Von Chamier-Gliczinski alla au salon ou Von Braun étudiait un dossier. Le général regarda par-dessus son épaule.

- Wernher, ce sont les plans du V2 ?

- Ah, Hans vous êtes là. Oui, venez voir. Cette fusée a été mise au point par Helmut Gröttrup, Arthur Rudolph, Walter Thiel et moi-même. Nous nous sommes appuyés sur les travaux de Hermann Oberth et Max Valier. D'un poids de treize tonnes, elle peut emporter une charge explosive de huit cents kilo à une distance de trois cents kilomètres. C'est la première grosse fusée construite utilisant la propulsion à ergols liquides de grande puissance et des gyroscopes de précision pour la navigation.

- Comment fonctionne-t-elle ?

- Vous êtes sûr que vous voulez savoir ?

- J'imagine que c'est très compliqué, mais expliquez-moi ça comme si vous vous adressiez à un enfant.

- Elle a un moteur qui injecte de l'oxygène et de l'alcool liquide dans ses tuyères. Le premier défi consista à régler le dosage de ces deux carburants tout ça sans que le moteur ne fonde à cause de la chaleur dégagée. Le deuxième est qu'une fois en l'air, elle a tendance au tangage et au roulis. Il faut qu'elle monte le plus verticalement possible jusqu'à quatre-vingt kilomètres d'altitude puis elle est dirigée vers la cible. Elle est donc équipée de gyroscopes qui pilotent les dérives de l'empennage pour contrer le roulis et le tangage

pendant la phase d'ascension et la guider vers sa destination.

- C'est fabuleux. J'imagine que la conception n'a pas été une partie de plaisir.

- Non, bien sûr. Je vous passe les détails, mais nous avons dû construire une soufflerie pour simuler la circulation de l'air autour de la fusée pendant le vol.

- Comme pour les avions alors ?

- Oui, mais une soufflerie qui envoie de l'air pulser à deux fois la vitesse du son, c'est un exploit.

- La puissance de l'Allemagne. Mais alors pourquoi continuez-vous à construire des V1 si vous avez mis au point cette fusée.

- Malheureusement nous ne maîtrisons pas encore toutes les phases du vol. Le Führer veut des résultats rapides et pour l'instant nous ne pouvons que lui offrir des V1.

- Ça suffira pour mettre à genou ces chiens d'anglais.

- Dieu vous entende Hans, Dieu vous entende.

- A table ; les interrompit madame Von Braun.

Barbara Manswik n'était pas juive, elle n'était pas non plus tzigane, pas rom, pas communiste ni même opposante à Adolph Hitler. Non mais elle avait épousé un homme merveilleux. Son époux depuis vingt-quatre

ans se portait toujours au secours de la veuve et de l'orphelin. Alors ce jour-là, quand il vit un gamin en uniforme marron s'en prendre à une pauvre vieille sous prétexte qu'elle était juive, son sang ne fit qu'un tour. Il prit ce qui lui tomba sous la main, le cric de sa Volkswagen et frappa le jeune homme. Malheureusement, il ne mesura pas sa force. Atteint à la nuque, le jeune homme décéda sur le coup. Bien entendu les bonnes gens le dénoncèrent aussitôt aux sections d'assaut et il fut arrêté ainsi que son épouse et sa fille. Barbara ne le revit jamais. Elle apprit un jour qu'il avait été abattu comme un chien sans aucune forme de procès. Quant à elle, elle fut déportée à Lichtenburg puis Ravensbrück avec sa fille. Au début elles avaient été affectées à la construction de la route 104 qui relie la Pologne. C'était le travail le plus pénible. La moitié des

femmes mouraient à la tâche si elles n'étaient pas abattues par les SS quand elles n'étaient plus assez productives. Elle survécut à ce régime pendant sept mois jusqu'à ce que des civils vinrent au camp pour rechercher des prisonnières ayant des dons particuliers. Le mari de Barbara était horloger et elle avait appris, ainsi que sa fille, la micro mécanique et le maniement de tours et fraiseuses. Elles firent donc des recrues de choix pour la nouvelle usine qui était construite à Peenemünde.

Cela faisait maintenant quatre mois qu'elle était dans ce camp et ma foi, la vie était nettement moins pénible qu'à Ravensbrück. Ici elles étaient bien nourries et n'avait plus peur des coups. Sa dextérité était sa meilleure arme et les capos savaient qu'ils ne devaient

pas abimer ces denrées, car malgré tout elles continuaient à être considérées comme de simples denrées bien que sur sa blouse elle arborât un triangle rouge, signe qu'elle était une prisonnière politique et non une *Untermensch* de juive ou tzigane.

Heinrich Staffelberg, le chauffeur personnel de Von Braun, était attiré par Maria, la fille de Barbara. Agée de dix-neuf ans, Maria était une fille sublime, mais seul Heinrich le voyait. Pour les autres personnels masculins du camp elle n'était qu'une déportée donc forcément de sang impur. De plus ses vêtements gris et sales ne mettaient pas en valeur sa féminité. Mais même sans maquillage, un visage et une chevelure qui n'ont pas vu de savon depuis presque deux ans, Heinrich voyait la finesse de ses traits, la grâce de son port de

tête et il en était sûr, un corps racé qui l'aurait certainement propulsé dans le mannequina si la guerre n'en avait pas décidé autrement.

Si Maria ne se doutait de rien, Barbara avait bien remarqué les regards d'Heinrich. Elle s'inquiétait car les viols étaient fréquents à Ravensbrück. Mais elle savait qu'elle tuerait quiconque essaierait d'abuser de sa fille. Elle préférait la mort pour elle et sa fille que cette abomination. Elle se jura de garder un œil sur ce SS, en attendant elle façonnait la vis sans fin qui servait d'horloge aux V1, mais ça elle ne le savait pas.

Base aérienne de Heston, Grand Bretagne.

A peine le Mosquito de Cotton s'était-il posé que les opérateurs récupérèrent l'appareil photographique sous l'appareil et le transportèrent au Photographic Reconnaissance Unit. Le film fut développé et les photos transmises aux analystes du MI6.

- Alors qu'avons-nous là messieurs ? demanda le Colonel Cotton. J'espère que je n'ai pas risqué mes fesses pour des photos de vacances des pontes du parti Nazi.

Reginald Victor Jones le chef des analystes s'occupa en personne des prises de vues.

- Vous n'allez pas être déçu Sir. Les prises sont magnifiques. Regardez.

Cotton se pencha sur une photographie de trente centimètres sur trente et ne vit qu'une représentation visuelle de la carte de la péninsule de Peenemünde.

- Sérieux ? Vous voyez quoi les gars ? J'ai déjà photographié le moindre mètre carré de l'Allemagne, mais à cette altitude, on ne distinguerait même pas un monument.

- Justement, nous avons grâce à vous des photos avec lesquelles nous pourrions comparer celles-ci.

- Je ne vois aucune différence.

- Vérifions. Dans un premier temps, comparons l'infrastructure. Les routes n'ont pas l'air d'avoir changé et nous voyons également cet aérodrome sur les deux clichés. En

revanche regardez ces carrés là, ce sont des baraquements. Ils n'étaient pas là en 1933 quand vous avez pris les premières photos. Observons à l'aide d'une loupe identique à celles qu'utilisent les bijoutiers. Là regardez, il y a des taches plus sombres. Ce sont des ombres portées. Pourtant il n'y a pas d'arbres, de rochers ou d'animaux. Ces ombres ne peuvent être produites que par des objets fabriqués par l'homme.

- Seigneur, vous avez des yeux de lynx.

- Ce n'est qu'une question d'habitude. Bon étiez-vous bon en géométrie au collège ?

- Quel rapport ?

- Vous allez comprendre. Partons du connu. Vous avez survolé l'île à cinq cent

mètres d'altitude, à quinze heures. La caméra photographie avec un angle de quarante-cinq degrés. En cette période de l'année, à cette latitude et à cette heure-ci, le soleil forme un angle de trente-cinq degrés avec la surface terrestre. Nous avons de la chance, nous sommes au niveau de la mer et il n'y a pas de reliefs. Là regardez.

Cotton cola son œil sur la loupe.

- Je ne vois rien ou peut-être une légère trainée plus sombre mais rien d'autre.

- C'est un homme.

- Comment pouvez-vous en être sûr ?

- Un homme mesure en moyenne un mètre soixante-dix. Sur une photo prise à cinq cents mètres et à quarante-cinq degrés,

il ne mesurerait qu'un centimètre cinq et son ombre portée, le soleil étant à trente-trois degrés, je vous le rappelle est quatre fois sa hauteur soit environ six centimètres. D'après-vous, combien de chance avons-nous de trouver à proximité d'une baraque un arbuste ou autre chose ayant ces caractéristiques ?

- Bordel, vous êtes des sorciers.

- Analysons donc les autres ombres. Si vous le permettez Sir, je passerais les données chiffrées pour ne vous donner que mes conclusions.

- J'allais vous en prier.

- Là, qu'avons-nous ? A première vue, je dirais qu'il s'agit d'un rail. Mais si on regarde mieux, le rail ne touche pas le sol. Son ombre

n'est pas collée. Donc il se pourrait que l'on soit en présence d'une rampe. Et au bout de cette rampe, ... bingo.

- Quoi ? De quoi s'agit-il ?

- Les Polonais nous avaient prévenus que les chleus concevaient une sorte d'avion sans pilote. C'est ce que nous avons. Félicitation Sir, vous avez trouvé le lieu le plus recherché par le monde libre.

Le renseignement fut immédiatement crypté et transmis par courrier papier à Londres au PC de Churchill.

Peenemünde.

Les travaux avançaient bien considérant les difficultés auxquelles Von Braun et ses équipes avaient affaire. L'usine de production d'électricité avait été doublée. Pour cela ils durent faire livrer par mer des nouvelles turbines et celles de charbon étaient quasiment quotidiennes. Cela ne plaisait pas à Von Chamier-Gliczinski car il était certain que cet accroissement d'activité maritime ne pouvait pas passer inaperçu pour les anglais.

Coté baraquements, les nouveaux avaient été érigés le long de la piste aérienne. Le plus surprenant fut qu'ils furent obligés de construire un autre camp plus près du village. Berlin leur avait affecté des travailleurs volontaires et d'autre issu du Service de Travail obligatoire. La présence de ces derniers n'étonnait pas Wernher mais les

volontaires... Bien sûr il savait déjà que des soldats de toute l'Europe combattaient avec la Wehrmacht, mais que des ouvriers puissent quitter volontairement leurs pays, leurs familles pour travailler à l'effort de guerre Allemand, là cela dépassait son entendement.

Des ouvriers, ils auraient dû chérir l'Union Soviétique, le paradis des prolétaires du monde entier. Qui haïssaient-ils le plus, les Russes ou les Anglais ? Certainement que leur point commun à tous étaient la haine des juifs. Mais bordel, que leur avaient fait les juifs? Certes on leur reproche depuis la nuit des temps d'avoir tué le Christ. Ensuite, au moyen âge, le christianisme interdisant à ses disciples de pratiquer l'usure, seuls les juifs prêtaient de l'argent aux puissants. Bien entendu ils ne prêtaient pas gratuitement. Alors

quand ces mêmes puissants ne voulaient pas rembourser et surtout pas les intérêts, ils déclenchaient des cabales visant à faire massacrer les juifs. Plus de prêteurs, plus de remboursement ; quod erat demonstrandum. Donc depuis des siècles tous les peuples du monde entier détestent les juifs. Partant de ce constat, il a toujours été facile de leur faire supporter tous les maux du monde. De l'incendie de Rome à celui du Reichstag, les fous ont eu beau jeu de mentir au peuple pour faire accepter un pogrom.

Bon son problème à lui, Wernher Von Braun était de pouvoir lancer cent V1 par jour dans un mois et demi. Il était confiant, les travaux avançaient bien et les « recrues » étaient de qualité.

Moscou.

Lavrenti Béria, le chef du NKVD convoqua une réunion du conseil des ministres. Outre Joseph Staline, fut présent le ministre des affaires étrangères, Molotov, le ministre de la défense, le maréchal Timochenko, le chef de l'armée rouge, Vorochilov et Mikoïan membre imminent du politburo.

- Camarade président, chers camarades, j'ai souhaité que nous ayons cette réunion car je viens d'avoir des informations importantes de notre contact en Angleterre. Hitler a visité une usine d'armement secrète dans le nord de l'Allemagne et dans la foulée, Göring y a envoyé son adjoint pour superviser son agrandissement. Les anglais ont alors

décidé de survoler cette base et ont apporté la preuve que les allemands sont sur le point de mettre en service une nouvelle arme : un avion sans pilote ou une bombe volante suivant la dénomination des analystes.

- Tu as l'air de prendre cette information au sérieux, alors dis-moi Lavrenti, cette nouvelle arme est-elle un danger pour nous ? demanda Staline.

- A priori, non. Les britishs sont certains que Berlin s'en servira pour les bombarder car la Luftwaffe a été incapable de mettre à genou leur aviation.

- Bon, alors que faisons-nous là ? Depuis quand nous inquiétons-nous pour l'Angleterre. Tout le temps et les ressources que gaspillent les allemands contre les alliés sont

autant que nous ne prendrons pas sur la gueule.

- Tu as parfaitement raison Joseph, mais ce qui m'intéresse ce sont les travaux sur un moteur de fusée développé par les scientifiques allemands.

Béria, géorgien comme Staline était le seul dans cette salle à pouvoir le tutoyer. Depuis 1924, Lavrenti dirigeait le parti communiste de la république socialiste soviétique de Géorgie et inventa une légende visant à ériger Staline comme un héros, précipitant son ascension au politburo. Grand organisateur et singulièrement sadique, il fut nommé chef du service de renseignement de l'URSS. Staline lui-même le présenta comme son chef de la Gestapo à Ribbentrop quand celui-ci vint signer le pacte de non-agression. A l'annexion

d'une partie de la Pologne et des pays baltes, il mit en œuvre une politique d'élimination des opposants et de déportation d'une partie de la population.

Du fait de ses fonctions, Béria suivait le programme de développement de l'arme atomique américaine et était chargé par Staline de la mise au point de la bombe nucléaire soviétique.

- Messerschmitt travaille sur le développement d'un avion à réaction dont le moteur serait copié sur celui de ses bombes volantes. De plus je te rappelle que les américains font eux des recherches sur une nouvelle bombe et il y a fort à parier que dans l'avenir, ces nouvelles armes pourront être envoyées par une fusée ou un avion sans pilote.

- Cette approche du problème est intéressante. Que font les autres pays ?

- Il y a fort à parier que les américains et les anglais vont essayer de récupérer ces nouvelles armes voire même les scientifiques allemands.

- Que proposes-tu ?

- Actuellement notre armée enfonce la Wehrmacht en direction de Minsk et de la Lituanie au nord. Je pense qu'une force mobile et rapide devrait se projeter dès que possible, quand la Prusse orientale aura été reprise, à la frontière germano polonaise pour enlever les ingénieurs allemands. Bien entendu, dans un premier temps, je souhaiterais que des communistes allemands se fassent arrêtés et

envoyés dans cette usine pour nous renseigner et garder un œil sur ces scientifiques.

- Qu'en pense le chef de l'armée ?

- Camarade président, l'armée rouge peut détacher une division de fusiliers motorisés pour cette mission, mais je me permets de rappeler que notre mission première est de prendre Berlin avant les américains. Sans ça vous ne pourrez pas avoir cet avantage au moment des négociations de l'après-guerre pour la création du glacis protecteur.

- Camarade Maréchal, le coupe Béria, si les américains mettent la main sur ces moteurs de fusée et développent leur bombe atomique, la distance entre Berlin et l'URSS ne nous protégera pas.

- Je comprends parfaitement, mais ce n'est pas une mission pour une division blindée ou d'infanterie motorisée. Des parachutistes seraient plus efficaces, mais ils devront bénéficier d'une couverture aérienne importante. Je préconise l'envoi du colonel Ilya Starinov avec ses spetnatz.

- Voilà, c'est ce qui nous faut ; s'embrasa Béria.

- Doucement, les spetnatz de Starinov sont déjà prioritaires sur des missions de sabotage et de désorganisation des états-majors allemands, répondit Staline. Etes-vous sûrs que la récupération de quelques savants allemands vaut le risque de désengager le front de nos meilleures troupes ?

Ilya Starinov commença à faire parler de lui durant la guerre civile consécutive de la révolution bolchévique en 1917. Officier dans le génie, il devint spécialiste du dynamitage et de la guérilla. Entre 1936 et 1937, il participa à la guerre civile espagnole, combattant les fascistes. Il mit en place des écoles enseignant la guerre de subversion. De retour en URSS, il fut placé sous la protection de Vorochilov. Pendant l'opération Barbarossa, il organisa le ralentissement des troupes allemandes en sabotant les voies de communication et faisant sauter des états-majors de la Wehrmacht.

- Si vous permettez, je partage le point de vue du camarade Béria, intervient Molotov le ministre des affaires extérieures. Arriver les premiers a pour but d'éloigner

définitivement les futurs ennemis du sol de la mère patrie. Mais si les américains parviennent à construire une bombe plus puissante que tout ce que l'on connaît actuellement et s'ils ont les moyens d'envoyer cette bombe sur plusieurs centaines de kilomètres, tous nos efforts auront été vains. Les deux missions sont primordiales. A vous de voir camarade président quelle quantité de moyens va-t-on mettre sur l'exfiltration des savants allemands. Je ne peux que vous conseiller de mettre le paquet.

- Je ne vais pas tourner autour du pot, dit Staline qui n'aime rien de moins que de laisser les autres monopoliser l'auditoire. Il est hors de question de détacher Starinov, en revanche il va former un groupe de spetnatz que tu vas mettre en place Béria. Après tout,

des soldats d'élite au sein du NKVD, cela ne pourra qu'être utile dans le futur. L'armée rouge entrera en Pologne dans trois mois au maximum, c'est le temps qu'il te reste pour mettre au point cette opération. Quel nom allons-nous lui donner ?

- Si l'URSS a l'arme atomique et le moyen de la lancer sur les Etats-Unis, nous pourrons garantir la paix mondiale. Une paix basée sur la terreur nucléaire mais une paix quand même. Appelons cette opération : MIR qui veut dire paix et monde.

- Adopté. Bien entendu tout ceci est extrêmement secret, je compte sur le NKVD pour garantir la sécurité de cette opération. Désolé, mais tes hommes ne survivront pas. Il est hors de question que quelqu'un puisse

apprendre que nous avons développé nos fusées à l'aide de Nazis.

- Tout homme vivant n'est qu'un mort qui s'ignore, conclut Béria.

Peenemünde.

Les ouvriers concentrationnaires travaillaient dur pour tenir la cadence de cent V1 produits par jour. Si on rajoutait les essais des V2 qui montaient en puissance, c'était des journées de dix-huit heures de travail qu'ils enchainaient. Bien que leurs rations alimentaires soient largement supérieures à celle qu'ils avaient à Ravensbrück, ils étaient fatigués et le taux de mortalité inquiétait Von

Braun. Ce n'était pas tant les pertes humaines qui l'inquiétait, les guerres font des morts de tous bords, mais c'était la perte des savoirs faire. Il envoya un message à Berlin pour demander une augmentation des livraisons de vivres. Goebbels lui répondit en personne que malgré l'importance de ses travaux, les denrées alimentaires étaient plus utiles pour nourrir les soldats qui se battaient sur le front de l'est que des pourceaux de juifs. Il rajouta que ces derniers bénéficiaient déjà de conditions anormalement favorables et qu'il était à sa disposition pour l'envoyer en personne vérifier les conditions de vie de la Wehrmacht en Union Soviétique.

Wernher s'épancha auprès d'Heinrich Staffenberg son chauffeur qui venait de lui transmettre le courrier.

- Voyez-vous Heinrich, ce que nous faisons ici peut sauver le Reich. Des hommes et des femmes qui travaillent dans les usines dépend le sort de notre patrie et cela me ferait mal de me dire que notre défaite pourrait venir d'une portion de pain supplémentaire.

- Les résultats acquis grâce aux V1 sont plus que bons à ce que l'on entend dire. Alors pourquoi je perçois du désarroi dans votre voix Herr Sturmbannführer?

- Je suis un scientifique Heinrich. A la base, j'ai fait des études pour améliorer la vie des hommes, pas pour les tuer. Je comprends parfaitement la portée des ambitions de notre Führer. L'Allemagne a été humiliée en 1918 et des millions d'allemands sont morts de faim par la faute de nos ennemis. Hitler a voulu rétablir la grandeur de notre patrie et conquérir

les territoires nécessaires pour son expansion. J'adhère à tout cela, mais en quoi le sort des juifs ou d'autres minorités est plus important que cette mission. Il se trompe de priorités. Je me force à croire qu'il est mal conseillé.

- Vous êtes un homme bon Herr Sturmbannführer, mais faites attention à ce que vous dites. La teneur de ce message est très clair, même un savant comme vous n'est pas à l'abri d'une déportation.

- Oui, oubliez ce que je viens de dire. Bonne nuit Heinrich.

- Bonne nuit Herr Sturmbannführer. « Je ne vais justement pas oublier » pensa-t-il.

Il sortit et alla récupérer quelque chose dans son baraquement. Il entreprit de faire une ronde au sein du camp et traina quelques minutes pour s'assurer que personne ne pouvait voir où il se dirigeait.

Il approcha du baraquement des ouvrières du hall 1. Bien qu'il aurait pu entrer sans avoir à donner de raison, il frappa à la porte. La chef de block ouvrit et blêmi en voyant cet officier SS. Elle fut persuadée qu'il venait faire son marché pour passer un moment en compagnie d'une jeune juive.

- Bonsoir madame, je souhaiterais parler à Barbara Manswik.

- Avec tout le respect que je vous dois Herr Hauptmann, n'y a-t-il pas une jeune et

jolie allemande qui pourrait combler votre solitude ? Barbara n'est pas en forme.

- A Ravensbrück, vous seriez mis à mort pour oser me parler ainsi. Allez me chercher madame Manswik ou dès demain vous retournez au Konzentration Lager.

La vieille dame s'exécuta. Barbara sortit soutenue par sa fille Maria. Elle s'inquiéta immédiatement en voyant Heinrich, se doutant des sentiments de celui-ci pour sa fille.

- Bonsoir madame, la capo me dit que vous êtes souffrante.

- Je vais bien Herr Hauptmann. Qu'est-ce qu'une pauvre prisonnière peut faire pour un officier SS ?

- Le Sturmbannführer Von Braun m'a fait part de ses soucis concernant le régime alimentaire des prisonniers. Je vous ai apporté du chocolat, des biscuits et du pain.

- Pourquoi faites-vous cela ? (elle craignait qu'il demande une compensation en la personne de sa fille). Et pourquoi moi ?

- Je ne peux pas donner plus à manger à deux mille prisonniers. Je suis obligé de choisir. Votre parcours m'a ému. Vous ne méritez pas d'être ici. J'avais besoin de faire quelque chose pour améliorer votre séjour.

- Personne ne mérite d'être ici monsieur l'officier. Je ne peux accepter.

- Prenez ces denrées, vous en avez besoin.

- Je refuse.

- Je m'excuse de vous avoir offensé. Je laisse le sac devant la porte. Ce serait dommage que ce soit les chiens qui en bénéficient. Bonne nuit madame, (puis se retournant vers Maria), bonsoir mademoiselle.

Barbara regarda le capitaine SS s'en aller et eu du mal à réaliser ce qu'il venait de se passer. Elle prit le sac et partagea les denrées avec les trente autres prisonnières du bloc.

- « Serait-ce un brave homme ? » se demanda-t-elle toute la nuit.

De l'automne 1940 au printemps 1941, la Luftwaffe tenta de réduire au silence la Royal Air force dans ce que l'on appela la

bataille d'Angleterre. Précédent le débarquement des forces terrestres afin d'envahir l'île, le bombardement des aéroports britanniques devait dans un premier temps clouer au sol les chasseurs et détruire l'aviation anglaise dans un second temps.

Les aviateurs anglais se battaient à un contre cinq et malgré leur courage, les allemands furent à deux doigts de réussir à les battre. Le 24 août 1941 se produisit un événement qui changea le cours de la bataille. Un bombardier Heinkel He 111, croyant attaquer la raffinerie de Thameshaven, largua ses bombes par erreur sur Londres, un objectif qui ne devait être attaqué que sur l'ordre personnel de Hitler. En représailles, dans la nuit du 25 août 1940, la RAF parvint à lâcher quelques bombes sur Berlin. Hitler se lança

dans une diatribe contre les Britanniques « S'ils bombardent nos villes, nous raserons les leurs, s'ils lâchent des centaines de bombes nous en lâcherons des milliers ». Hitler modifia sa stratégie et décida de bombarder les populations civiles des villes britanniques et plus particulièrement de Londres, en guise de représailles.

Le 7 septembre, un raid de plus de cent bombardiers escortés par près de quatre cents chasseurs fut envoyé sur Londres. Croyant que la cible de ce raid était en fait les aérodromes de la RAF, le contrôle au sol britannique laissa les chasseurs de la RAF couvrir ceux-ci, ce qui laissa le champ libre aux bombardiers allemands. Ce changement permit à une RAF au bord de la rupture de souffler. En faisant peser le poids de l'offensive

sur les populations civiles, les Allemands permettaient à la RAF de se reconstituer.

Outre cette erreur stratégique, la supériorité des Spitfire sur les Heinkel permit à la Royal Air Force de tenir en échec la Luftwaffe de Göring pour qui ce fut un échec cuisant. C'est entre autre pour cela que ce dernier comptait maintenant sur les V1 pour punir le peuple Britannique.

Sir Arthur Travers Harris, Marshal of the Royal Air Force surnommé « Bomber Harris » (« Harris le bombardier ») par ses subordonnés commandait le bomber air command, branche de la Royal Air Force. Il fut à l'origine de la stratégie visant à saper le moral des allemands en bombardant

massivement les civils et les réfugiés. Les ennemis le surnommaient « Harris le boucher ».

Winston Churchill avait organisé une réunion avec la RAF et le SIS, les services secrets. Il prit la parole en premier.

- J'ai fait venir le Major-général Sir Stewart Graham Menzies. Je vous laisse la parole Stewart.

- Arthur ce que je vais vous montrer est bien entendu très secret. Vous pourrez parler de ce que vous allez voir car vous allez le bombarder, mais vous ne devez en aucun cas dire que nous connaissions ce lieu depuis quatre mois.

- Quatre mois ? De quoi s'agit-il ?

- Voici une diapositive d'une base située à l'extrémité nord-est de l'Allemagne, sur la presqu'île de Peenemünde.

L'aviateur s'approcha de l'écran.

- Je vois un petit aérodrome et ce qui ressemble à des baraquements, mais qu'a de particulier ce que vous appelez une base.

- C'est là que sont fabriqués des avions sans pilotes que les allemands appellent V1 et destinent à Londres.

- Quoi ? Vous êtes surs.

- Oui, si nous avons survolé cette région isolée de l'Allemagne c'est que nous avons des renseignements issus de la résistance polonaise et intercepté des messages émanant

de Peenemünde à destination de Göring à Berlin.

- Göring ? Bordel si cet enfoiré de boche s'intéresse à cet endroit c'est que cela ne doit pas être un camp de vacance.

- Non, surtout que la veille de ce message, Hitler lui-même avait visité ces infrastructures.

- Alors pourquoi depuis quatre mois, nous n'avons pas rasé cet endroit ?

- C'est compliqué général, s'interposa Churchill. Primo, nous avons besoin de savoir quelle était la nature et l'avancée de leurs travaux, et il ne vous a pas échappé que nous avons pas mal été occupés en Normandie et dans la Ruhr. Nous ne pouvions risquer de

perdre des bombardiers pour un site sans véritable importance. Aujourd'hui nous savons ce qu'ils y font et qu'ils préparent une deuxième arme le V2.

- Un V2. Savons-nous quel est la portée et l'efficacité de cette arme ?

- Non, nous ne savons pas grand-chose, sinon qu'elle aurait une capacité de destruction bien plus grande que le V1 et qu'ils sont sur le point de la tester. Donc aujourd'hui, il est prioritaire de détruire cet endroit.

- C'est situé où exactement ?

- Le patron du MI6 montra à Harris le lieu sur la carte de l'Allemagne.

- C'est plus loin que Berlin. Il faudra quatre heures pour que nos avions l'y

atteignent. Quatre heures où ils seront sous la menace de l'aviation allemande. C'est très risqué. Mais nous allons le faire.

- Ce sera la première fois que vos bombardiers iront si loin à l'est. Les allemands ne doivent pas se douter où nous allons. Ne pourrions-nous pas faire précéder cette attaque par une autre sur Berlin ? Cela occuperait leurs chasseurs.

- Très judicieux, monsieur le premier ministre, mais cela mobilisera une bonne centaine d'avion car pour que ce soit crédible, il ne faut pas envoyer une simple escadrille. Seulement les radars risquent de détecter les appareils qui poursuivront leur route vers Peenemünde. Je ferais donc noyer le ciel berlinois de paillettes d'aluminium pour brouiller les radars situés de part et d'autre de la

ville. Cela ne leur semblera pas anormal, nous le faisons régulièrement. Cette fois nous en enverrons un peu plus. Beaucoup plus.

- Très bonne idée. Pensez-vous que nous pourrions réussir à détruire cette base ? Il en va de la vie de milliers de nos concitoyens.

- Et de centaines de mes hommes.

- Je sais, général, je sais et croyez bien que cela ne me fait pas plaisir. Cela fait maintenant trois ans que je jongle entre la vie des uns ou des autres sujets du royaume.

- Bon c'est décidé, comment allons-nous nommer cette opération ?

- J'y ai déjà réfléchi, dit le chef du SIS, nous allons couper une nouvelle tête de

l'hydre Nazi. Alors pourquoi pas l'opération Hydra.

- Ça me plait, va pour l'opération Hydra, conclut Churchill.

Bureau ovale Washington DC.

Franklin Delano Roosevelt dirigeait une réunion concernant les avancées du projet Manhattan. Ce projet concernait la fabrication d'une bombe atomique par les Etats-Unis. A Los Alamos, plus de mille deux cents bâtiments avaient été construits pour abriter les cent vingt-neuf mille ouvriers qui travaillaient sur ce projet. La plus grande difficulté était de conserver le secret sur ce qui se passait sur ce site. Plusieurs nationalités

participaient à cette aventure dont des anglais, des canadiens et des français. Si les USA transmettaient les renseignements concernant l'avancée des travaux, Roosevelt refusait que les français soient mis dans la confiance. (Mais lorsque De Gaulle se rendit à une rencontre à Ottawa en 1944, les ingénieurs les scientifiques français Pierre Auger, Bertrand Goldschmidt et Jules Guéron, craignant de voir les Américains s'approprier le monopole d'une telle arme, informèrent le général des conséquences révolutionnaires de ce nouvel élément de la politique mondiale.)

Les plus grandes craintes du major-général Leslie Richard Groves du corps des ingénieurs de l'armée des États-Unis, étaient les sabotages de la part des allemands et des japonais, mais encore plus la divulgation des

secrets technologiques à l'URSS. Nul ne doutait qu'à la fin de cette guerre, l'Union Soviétique deviendrait le nouvel ennemi du monde libre et qu'elle ferait tout pour se doter de l'arme atomique.

A la fin de la réunion, James Forrestal secrétaire à la défense, le Général Groves et Allen Dulles directeur des services secrets firent part au président d'une autre inquiétude.

- Monsieur le président, les anglais nous ont fait part de leur intention de bombarder le site de fabrication des V1 en Allemagne, commença Dulles.

- C'est une bonne nouvelle non ?

- Monsieur, si les V1 sont un danger pour la population britannique, la

destruction de cette base ne sera profitable qu'aux seuls anglais.

- Je ne comprends pas.

- Les allemands sont sur le point de développer une nouvelle arme, le V2. C'est une fusée capable d'envoyer une charge militaire, pour l'instant de huit cent kilo, à quatre cent kilomètres.

- Et bien, c'est une bonne chose si cette nouvelle arme ne voit jamais le jour.

- Oui, monsieur le président, c'est une bonne chose si les allemands ne l'ont jamais. Mais le budget alloué au projet Manhattan ne nous a pas permis de développer un vecteur pour la bombe atomique autre que des avions bombardiers. L'avance technologique des

allemands sur les moteurs de fusée nous permettrait de fabriquer des missiles balistiques à court ou moyen terme.

- Vous voulez que nous récupérions un de ces V2 ? Comment pourrait-on faire cela ?

- Il est trop tard pour mettre la main sur cette arme, mais les ingénieurs et leurs plans ne doivent pas mourir cette nuit. S'ils s'en sortent, nous pourrons dans un avenir proche recruter les savants qui nous aiderons.

- Vous voulez prévenir les allemands de l'attaque ?

- Laissons les anglais détruire les infrastructures, ceux qui nous intéressent sont les civils.

- Comment voulez-vous faire cela ?

- Quand vous avez pris vos fonctions, monsieur le président, nous vous avons expliqué que certains détails des missions secrètes devaient le rester même pour vous. Ce dont nous avons besoin, c'est de votre assentiment car si les anglais l'apprennent c'est vers vous qu'ils se retourneront.

- Allez-y, il y a bien longtemps que je ne crains plus les colères de Churchill.

Angleterre 18 juin 1943

Dans la salle de briefing du Wing Commander J. H. Searby, les pilotes et les bombardiers recevaient les ordres de mission.

- Messieurs, vous allez bombarder une base où sont fabriquées des armes nouvelles qui pourraient atteindre notre île si elles étaient lancées depuis la France, ...

Un brouhaha se fit entendre dans la salle

... s'il vous plait. Ce site se situe sur la presqu'île de Peenemünde à trente minutes de vol au nord de Berlin. Vous allez donc voler le plus loin que vous ne l'avez jamais fait. Mais vous ne survolerez pas Berlin. Vous prendrez direction Amsterdam, Brême, Hambourg et Rostock...

Le Wing commander montrait la route sur la carte accrochée au mur.

..., mettez la première diapositive s'il vous plait. Là, cette base possède des baraquements pour les ouvriers au-dessus desquelles sont implantées les usines. Là, là et là, vous avez les unités de stockage des pièces détachées et de carburant et là, les habitations des savants SS, leurs gardes et les bureaux d'ingénierie. Ici, l'aérodrome et là le port qui servent aux expéditions des fusées vers les sites de lancement. Il faut donc détruire tout ça. Le dernier point de repère que vous aurez avant largage sera la ville portuaire de Kröslin. Je sais c'est maigre mais sur place la résistance polonaise fera partir des fumées vertes à proximité des usines. Comme d'habitude, rien ne certifie que ces fumées seront larguées. Donc les premiers avions, tout repose sur vous. Des questions ?...

... Non ? Sachez qu'une escadrille bombardera Berlin vingt minutes avant votre arrivée sur zone pour occuper la chasse allemande. Bon, embarquez.

A vingt-deux heures six cents Bombardiers Avro Lancaster, Halifax et Stirling décollèrent en direction de l'Allemagne. Une centaine prirent la direction de Berlin tandis que les autres, celle de Peenemünde.

Un des Lancaster était piloté par le major John Watfor et le capitaine Melvin Gant. Ses mitrailleurs étaient les caporaux Snow, Marple et Johnes et le navigateur, le lieutenant Scott, s'ajoutait à cela un largueur et un mécanicien navigant.

- Maintenant que nous sommes en l'air, vous pouvez nous dire où on va major, demanda le copilote.

- On va cramer des usines d'armement de la Luftwaffe.

- Alors ça, je me sens motivé comme jamais. Vous avez entendu les autres ?

- Oui mon capitaine, allons venger nos camarades morts.

- Bon essayez de dormir un peu à l'arrière, Scott je veux que vous appreniez par cœur le moindre point de repère, mais nous avons huit heures de vol alors il faudra que nous soyons en forme une fois sur place.

Peenemünde

Michal Jédraziak travaillait dans le hall F1 comme chaudronnier. Il avait été arrêté au moment de l'invasion de la Pologne par les allemands pour son appartenance au parti communiste polonais. Incarcéré dans un premier temps dans le camp de concentration de Birkenau, il avait été transféré à Peenemünde car il avait une spécialité rare, il était soudeur de précision. Les réservoirs d'oxygène du V1 ne supportaient pas la moindre fuite et pour cela, Jédraziak était le meilleur.

En plus de sa profession Michal était radioamateur avant la guerre et son plaisir était de fabriquer lui-même ses postes. Depuis six mois au sein de l'usine, il avait réussi à

recupérer les pièces détachées utiles à la confection d'un émetteur récepteur large bande. Par le biais du réseau des radios-amateurs, il avait pris contact avec la résistance polonaise en Angleterre et transmettait les renseignements ayant servi au SIS pour la mission en cours.

Le service de renseignement britannique lui avait demandé de confectionner des fumerolles vertes et de les placer à certains endroits, à une heure cette nuit. Il comprit aussitôt qu'il y aurait un bombardement. Dans un premier temps il voulut faire courir le bruit pour sauver le maximum de prisonniers comme lui, mais très vite il se rappela que même les siens pouvaient être infiltrés par les SS. Déjà les capos étaient susceptibles de le dénoncer aux allemands.

Il fabriqua donc des fumigènes verts en utilisant de l'oxyde de baryum extrait du minerai de manganèse qui servait à la fabrication des tuyères des fusées. Il mélangea cet oxyde avec du magnésium et de l'aluminium. Le système de mise à feu récupéré sur ceux des V1 sera déclenché par une étincelle électrique qui enflammera de l'oxygène.

Au moment de mettre en place les fumeroles, il ne put les disposer là où on le lui avait dit car les patrouilles des gardes SS avaient été renforcées. Il les mit à chaque coin des baraquements servants à la fois de logement et d'usine. Ce sera un massacre, mais la priorité pour lui était l'échec de l'idéologie Nazi et il en était sûr, celle de ses camarades prisonniers.

Dans le ciel de l'Allemagne.

A trois cent kilomètres heure de moyen et à une altitude de sept mille mètres, les bombardiers suivirent la route indiquée. Au-dessus d'Amsterdam les premiers avions prirent la direction de Hanovre et de Berlin. A cinquante kilomètres de la capitale du Reich ils larguèrent des centaines de kilo de paillettes d'aluminium pour tromper les radars. Le général Jeschonnek, chef d'état-major de la Luftwaffe, commandant en second après Göring, prévenu de l'imminence d'un raid sur la capitale fit décoller la chasse au complet pour leur couper la route.

Au-dessus de Hanovre les Lancaster furent la cible de l'artillerie antiaérienne

allemande, la fameuse DCA ou FlugAbwer. Ses canons FLAK, Flugabwehrkanone, d'un calibre de quatre-vingt-huit millimètres tiraient des obus explosifs jusqu'à neuf mille mètres d'altitude au rythme de douze à quinze coups par secondes. Ses obus étaient dotés de deux systèmes de mise à feu de la charge détonante, la première à l'impact et la seconde grâce à une mèche retard, faisait exploser l'obus quand il atteignait une altitude donnée. Ce retard était réglé à l'avance par les servants de l'arme.

Depuis le début des bombardements anglais et américains des villes allemandes, Göring avait fait mettre en place une ligne de défense des grandes villes et sites de production d'armement, constituée de chasseurs légers, de radars, de canons antiaériens et

d'immenses projecteurs pour éclairer le ciel pendant les attaques de nuit. Ces radars permettaient de suivre les formations de bombardiers anglais et les formations de chasseurs allemands. En février 1942, une opération commando britannique permit de capturer un de ces radars. Les renseignements récoltés menèrent les Anglais à développer une nouvelle tactique. Ils enverraient tous leurs bombardiers dans un secteur pour submerger les quelques intercepteurs présents dans cette zone.

Aucun avion anglais ne fut touché par la DCA, les servants ayant réglés le retard trop juste pensant qu'il s'agissait de bombardiers plus légers. En revanche, à l'approche de Berlin, ce fut plusieurs essaims de Messerschmitt Be 109 qui se ruèrent sur les Lancaster. La

capitale du Reich n'étant pas la cible majeure de ce raid, le commandant de l'escadrille ordonna de larguer les bombes au plus vite, dès les abords de la ville et de reprendre la direction de la mer du nord.

Peenemünde

Vingt minutes plus tard, Heinrich Staffelberg se promenait dans le camp. La journée, il ne pouvait pas s'éloigner de Von Braun au cas où celui-ci ait besoin de lui, alors il profitait de ses soirées pour de dérouiller les jambes. En cette nuit chaude du mois d'aout, il s'était rapproché du bord de mer à l'ouest de la base. La lune était pleine et se reflétait

sur l'eau à peine perturbée par les vagues. Les drisses des mats des bateaux et des drapeaux de la Reich marine laissaient entendre ce tintement si caractéristique des infrastructures portuaires.

Soudain Heinrich perçut plus qu'il n'entendit un ronflement grave. Rêvait-il ou sa peur de voir surgir des avions ennemis lui provoquait-elle des bourdonnements dans les oreilles. Il se figea et tourna la tête pour voir si le son avait une direction ou s'il émanait de son esprit. Non, non, le bruit venait de l'ouest soit la direction de l'Angleterre. Après quelques secondes de torpeur, il partit en courant vers les baraquements. Il commença par faire donner l'alarme au niveau du poste de sécurité. Passant devant ceux des

prisonniers, il prit le risque de faire sortir Barbara et Maria Manswick.

En arrivant devant le dortoir, il ne prit pas le temps de frapper comme la dernière fois mais entra en trombe.

- Tout le monde dehors, immédiatement.

- Que se passe-t-il ? demande la chef de bloc.

- Ne cherchez pas à comprendre, sortez toutes et éloignez-vous le plus possible des bâtiments. Allez-vous regrouper dans la forêt.

- Vous voulez que nous nous fassions abattre par les gardiens ?

- Des avions approchent, dans cinq minutes l'enfer va s'abattre sur le camp. Faites ce que vous voulez, je vous aurais prévenues. Madame Manswick, venez avec moi.

Barbara sortit avec sa fille et elles suivirent quelque peu hébétées Heinrich qui courait en direction des maisons des ingénieurs. En arrivant devant celle de Von Braun un coup de feu éclata. Un garde qui faisait sa ronde vit les deux femmes se dirigeant vers les habitations qu'elles n'avaient pas le droit d'approcher, épaula son Mauser et tira instantanément dans leur direction. Heinrich ne prit pas le temps de parlementer avec le soldat et se rua vers lui. Le jeune SS reconnu le garde du corps de Von Braun, hésita avant de tirer une nouvelle fois et reçut un coup de poing qui le projeta au sol.

- Des bombardiers approchent lui dit Heinrich, faites sortir les autres savants.

Il frappa à la porte de Von Braun et ne cessa que quand la porte s'ouvrit.

- Pas le temps de discuter docteur, allez chercher votre épouse, il faut que l'on évacue au plus vite.

- Que se passe-t-il Heinrich ? Une attaque ?

- Oui monsieur, faites vite. Où mettez-vous les plans des armes ?

- Dans l'armoire forte, dans mon bureau.

- Vous avez la clef ?

- Oui, tenez, je l'ai toujours sur moi.

- Heinrich ramassa une sacoche de cuir sur le bureau, ouvrit l'armoire forte et y logea tous les documents qu'elle contenait.

- Ai-je le temps de préparer une valise ? demanda madame Von Braun.

- Non, madame il faut évacuer tout de suite, dans la tenue où vous êtes.

Ils sortirent, madame Von Braun fut surprise de voir deux femmes en tenue de prisonnières, rayée blanche et noire, mais ne dit rien. Heinrich les conduisit vers le sud s'enfonçant le plus possible dans la forêt.

Michal Jédraziak scrutait lui aussi le ciel dans l'attente du signal pour allumer les mines éclairantes qu'il avait préparée. Un mosquito précédait les bombardiers anglais

et largua des fusées en survolant la péninsule. Michal avait relié tous les dispositifs d'allumage sur un même interrupteur et les déclencha.

A plus de dix kilomètres, le navigateur, le lieutenant Scott prévint son pilote, le major John Watfor qu'ils arrivaient à la verticale de leur cible. Le largueur posa sa tête sur le viseur. Pour une visée précise, il fallait connaître trois paramètres : l'altitude, la vitesse de l'avion par rapport au sol et la vitesse ainsi que la direction du vent. Ce calcul se faisait en visant un point au sol bien visible et en observant sa dérive du fait du vent dans le viseur. Le bombardier annulait cette dérive en actionnant des molettes accessibles sans quitter le viseur des yeux. Une fois le viseur

calibré et l'avion en approche finale, le bombardier sélectionna la cible dans le viseur, enclencha le système, et le viseur prit le contrôle du pilote automatique de l'avion. C'est donc le viseur qui dirigea l'avion pendant l'approche finale, en essayant de le maintenir sur la route choisie et en corrigeant d'éventuelles modifications de dernière minute fournies par le bombardier. Au moment voulu, le viseur déclencha automatiquement le largage des bombes.

- Je vois les lumières vertes, bombes larguées, hurla Scott pour son équipage mais également pour les autres avions de son escadrille qui les imitèrent.

L'officier de permanence de la base de Peenemünde, avant même de mettre en œuvre le plan d'évacuation, prit son téléphone et appela le commandement de la Luftwaffe à Berlin. Ensuite il envoya un planton faire sonner l'alarme et les gardes réveiller les officiers et les savants du site.

Les premières bombes tombèrent sur les baraquements des prisonniers car les lumières vertes encadraient ces bâtiments. Les projectiles de cinq cent kilo de TNT explosèrent au contact du sol et firent des cratères de dix mètres de diamètre. Certains tombèrent à proximité et les habitants furent enterrés par les gravas tandis que d'autre éventrèrent les blocs et l'on ne retrouva même pas les corps. Une bombe sur dix étant au phosphore, un feu gigantesque embrasa les usines renforcé

par le carburant et les explosifs entrant dans la composition des V1.

Le général von Chamier-Gliczinski était chez lui quand il entendit la première explosion. Il lui sembla que la sirène ne retentit qu'après. Tandis qu'il sortait de sa maison, il pestait contre le système d'alarme et se jurait de faire punir l'officier d'astreinte quand il se calma et réalisa que ses sens avaient pu être trompés par la peur. Car même lui, n'était pas à l'abri d'un choc traumatique tout à fait normal quand on se trouvait sous les bombes ennemies. Il reprit ses esprits et se rappela que la priorité était de sauver les ingénieurs et les plans des bombes volantes. Visiblement, les usines étaient déjà en feu ainsi que les zones d'essai.

En premier lieu, il devait vérifier si Von Braun avait eu le temps de sortir de chez lui. Autour de lui des soldats mais aussi des prisonniers couraient dans tous les sens. Certains SS tiraient à vue sur les ouvriers qui tentaient de fuir la base. Von Chamier-Gliczinski récupéra certains d'entre eux et leur ordonna de faire évacuer, plus tard il serait temps de récupérer d'éventuels fuyards. A cent mètres il aperçut la maison de Von Braun et fut rassuré de voir qu'elle était encore debout. Il accéléra encore le pas quand une bombe éclata derrière une voiture. Celle-ci explosa propulsant des morceaux d'acier dont un décapita le général.

Cinq cents techniciens, experts et savants allemands décédèrent cette nuit-là et tout l'outillage, les modèles et maquettes

furent détruits sous mille neuf cent kilos de bombes. Le bombardement était un succès total et les Lancaster ne déplorait pour le moment aucune perte. Pourtant, la chasse allemande, prévenue du bombardement de la péninsule arrivaient à vitesse maximum en direction des bombardiers anglais.

Hanz et Helmut, les deux pilotes qui avaient pris en chasse Sydney Cotton volaient à bord de leur Messerschmitt Be 109.

- T'as pas l'impression que nous avons déjà patrouillé dans cette région Helmut ?

- Oui rappelle-toi le mosquito anglais que nous n'avons pas réussi à intercepté.

- Une mission de reconnaissance tu crois ?

- Je ne crois pas aux coïncidences Hanz. Heureusement que j'ai bien rempli mon compte rendu de mission. Jeschonnek aurait été capable de nous faire fusilier dans le cas contraire.

- Ja, et si on essayait de tuer quelques chiens de britanniques en attendant.

- Et comment. On pari qui en abattra le plus ?

- Evidemment.

Tandis que les Lancaster faisaient demi-tour une horde de chasseurs leurs tombèrent dessus.

C'est Johnes qui vit le premier Be 109.

- Major, des Messerschmitt.

- A toute l'escadrille, chasseurs, chasseurs, on s'éclate.

Pour lutter contre les chasseurs, les bombardiers devaient se disperser. Premièrement il ne fallait pas prendre le risque que le mitrailleur d'un Lancaster abatte un des siens, ensuite les bombardiers devaient pouvoir manœuvrer sans se toucher et pour la même raison, il fallait éviter qu'un bombardier touché parte en vrille et percute un ami.

Les caporaux Snow, Marple et Johnes mirent tout leur sens en éveil. Il faisait nuit, ils étaient en vol depuis dix-huit heures dans un confort plus que relatif. Leurs dos leur faisaient mal, leurs bras étaient engourdis et leur vue amoindrie par des verrières sales. Un

Messerschmitt passa devant Snow qui ne le vit qu'à la croix gammée peinte sur la dérive se reflétant avec la lune. Par pur réflexe il pivota ses mitrailleuses browning de 7,7 millimètres, mais c'était une vision bien trop furtive. C'est Marple situé au-dessus de la carlingue qui accrocha le premier un Be 109. Le seul à pouvoir pivoter sa bulle de tir à cent quatre-vingt degrés, il coupa en deux le cockpit de l'allemand en une rafale de plusieurs secondes.

Le radar de l'appareil signala au pilote qu'un chasseur se situait dans ses six heures. Ce qu'il ne savait pas c'est que les Messerschmitt utilisaient eux aussi cette émission radar pour se caler derrière un Lancaster.

- Johnes, on en a un au cul, tu le vois ?

- Négatif Major, j'ai la lune en plein la verrière.

Ce fut les dernières paroles qu'il prononça, Hanz et Helmut joignirent leur tir pour abattre le bombardier britannique. Ce ne fut que le premier des quarante appareils qu'ils perdirent cette nuit-là. Le combat dura trente minutes interminables suite à quoi, les chasseurs allemands durent rompre faute de carburant. La chasse des bombardiers sur Berlin avait entamé le potentiel des Messerschmitt.

Peenemünde, au sol.

Hébétés, les survivants erraient hagarés le visage en sang, d'autres avec des blessures bien plus importantes. Von Braun sortit de sa torpeur et ordonna de regrouper le maximum de monde au niveau de la piste d'aviation. Les hangars encore debout furent vidés et transformés en hôpital de campagne. Madame Von Braun récupéra les prisonnières et leur demanda d'aller chercher des lits, des paillasses, tout ce qui pouvait servir pour allonger les blessés. Le médecin du camp miraculeusement vivant commença à trier les victimes en fonction de l'ampleur de leurs blessures mais aussi de leur rang. Voyant cela, Wernher s'en prit vertement au docteur.

- Capitaine, vous avez prêté le serment d'Hippocrate. Vous devez soigner tout le monde et pas seulement les allemands.

- Les autres ne sont que des animaux, je ne suis pas vétérinaire. Qu'ils aillent au diable. Vous croyez que ce bombardement aurait eu lieu s'il n'y avait pas un terroriste parmi eux. J'espère qu'ils seront tous torturés pour cela. Ensuite on les enverra aux chambres à gaz.

- Regardez autour de vous docteur. Nos moyens de production d'armes nouvelles viennent d'être anéantis. La seule possibilité pour que le Reich puisse un jour reprendre ces recherches c'est la présence de ces hommes. Nous n'aurons certainement pas le temps d'en former de nouveaux avant que les alliés n'envahissent la France. Voulez-vous

être la cause de la défaite de notre Führer ?
Répondez !

- Non bien sûr, Herr Sturmbannführer,
je vais m'occuper de tout le monde.

- Prenez autant d'hommes et de femmes
dont vous aurez besoin.

Von Braun se retourna vers Heinrich
Staffelberg.

- Heinrich, pouvez-vous faire le tour
des habitations des ingénieurs et des techni-
ciens pour faire le bilan des survivants.

- Bien sur Herr Doctor. Je souhaiterais
vous demander de prendre soin de ces deux
femmes.

Henrich désigna Barbara et Maria Manswik.

- Heinrich qui sont ces femmes ?

- Ce sont des prisonnières comme les autres, mais elles ne sont ni juives, ni des ennemis de l'Allemagne, elles n'ont rien à faire ici, Doctor. Puis-je vous faire confiance et vous demander de les garder auprès de vous ?

- Ce soir vous m'avez sauvé la vie Heinrich, et celle de ma femme aussi. Je vous le promets, je vais m'assurer qu'elles seront en sécurité.

L'ingénieur Walter Thiel, un des hommes clés du projet V2, spécialiste de la mise au point des moteurs fusée à combustible liquide fut tué avec toute sa famille. Cinq

cent techniciens des armes V et de nombreux experts en disciplines auxiliaires telles que l'électronique furent également tués.

On dénombra également une victime collatérale. Le général Jeschonnek, chef d'état-major de la Luftwaffe, (Commandant en second après Göring), trompé par les anglais qui avaient utilisé les paillettes pour faire croire à un raid sur Berlin, y expédia inutilement deux cent avions de chasse, pendant que les bombardiers Lancaster pilonnaient Peenemünde. Déjà sous pression en raison des difficultés croissantes de la Luftwaffe et s'estimant déshonoré, il se suicida.

URSS

Au bord de la Volga le colonel Starinov arriva au 31^o régiment aéroporté de la garde stationné à Oulianovsk. Sa mission était de former une équipe qui devra s'infiltrer en Allemagne et récupérer les scientifiques travaillant sur le développement des avions sans pilotes et des moteurs fusées. Le colonel général commandant la division aéroportée l'accueillit en personne.

- Bonjour camarade, que me vaut l'honneur d'accueillir le légendaire chef des Spetnatz ?

- Avez-vous reçu le message du camarade Beria ?

- Oui, bien sûr, mais il ne dit rien de la raison de votre venue.

- Il ne vous échappera pas que ma mission est extrêmement secrète alors vous n'avez pas besoin d'en savoir plus. Avez-vous fait ce que l'on vous demandait ?

- Oui, nous avons sélectionné nos meilleurs hommes, une trentaine comme il était indiqué. Tous parlent allemand et le chef de section parle également couramment anglais. Cela ne me plait pas beaucoup de me détacher de trente de mes meilleurs hommes.

- Peut-être souhaiteriez-vous que le camarade Staline vous l'explique en personne ?

- Non bien sûr. Ne vous méprenez pas camarade colonel, mon soucis est la victoire de notre patrie, rien d'autre.

- Bien, que pouvez-vous me dire sur ces hommes, avant que je les rencontre.

- Ce sont des parachutistes qui ont participé à la libération de Leningrad. Leur mission était d'infiltrer les postes de commandement allemands et d'éliminer leurs officiers. A eux tous, ils totalisent plus de cinq cents tués dont trois cents d'un grade supérieur à colonel. Le capitaine Makarov, le chef de section a même réussi à approcher Von Paulus. S'il ne l'a pas abattu c'est que sa mission était de nous l'emmener vivant pour qu'il signe l'acte de reddition de la neuvième armée.

- Bien, je n'ai pas besoin de bouchers, mais d'hommes qui savent se servir de leur tête. Quel est leur niveau d'études ?

- Makarov a un doctorat en astrophysique et les autres ont au minimum un niveau équivalent à la licence. Cinq ont une maîtrise, chimie, résistance des matériaux et musicologie.

- Musicologie ?

- Oui, il identifie une arme à l'oreille et vous explique même quelle est la note prédominante.

- Moi qui croyait avoir tout entendu. Quand pourrais-je les rencontrer ?

- Ils sont rassemblés au centre d'instruction politique, ils vous attendent.

- Très bien, allons-y.

Starinov suivit le général. Arrivé sur place :

- Merci camarade général, votre rôle s'arrête là.

- Naturellement.

Le spetnatz rentra dans une pièce immense où l'on ne voyait que des portraits de Staline aux murs avec par ci par là quelques-uns de Lénine. Un drapeau de l'union soviétique de six mètres sur six était accroché sur le mur du fond avec de part et d'autres de plus petits blancs et bleu ceint de l'étoile rouge des forces spéciales soviétiques.

Makarov le vit le premier.

- Section garde à vous. Section Makarov rassemblée, à vos ordres mon colonel.

- Repos soldats, repos. Je suis le colonel Starinov chef des forces spetnatz du GRU. A compter de tout de suite, vous n'appartenez plus à l'armée rouge, vous m'appartenez. Est-ce que cela emmerde quelqu'un ?

- Non mon colonel ; répondit Makarov ; et bien entendu je parle au nom de tous les autres.

- Bien entendu. Vous avez été sélectionnés car vous êtes, soit disant l'élite des troupes aéroportées de l'Union Soviétique. Dites-vous bien que le meilleur d'entre vous est plus mauvais que le plus mauvais de mes hommes.

Les parachutistes sont surpris de ce discours et se regardent les uns les autres.

-Vous pouvez vous regarder car quand j'en fini avec votre formation vous ne vous reconnaitrez plus. On va vous former à l'infiltration, l'espionnage et la subversion. Vous allez vous améliorer en combat corps à corps, en furtivité, en langues étrangères, vous apprendrez à penser comme un allemand et comme un américain. Tout cela dans un seul but. Mais avant que je vous expose la mission que vous aurez à entreprendre, un petit rappel s'impose. Ce que je vais vous révéler est extrêmement secret. Vous n'en parlerez à personne et surtout pas à vos chefs. Si l'un d'entre vous trahit le camarade Staline, sa mort sera tellement atroce et lente qu'il haïra sa putain de mère de l'avoir mis au monde. Est-ce bien compris ?

- Oui mon colonel, hurlèrent tous.

- Il y a une base en Allemagne ou ces sa-
loards de fascistes fabriquent des armes ré-
volutionnaires qui si elles sont mises au point
pourrait anéantir tous les pays ennemis du
Reich.

Un brouhaha se fait entendre dans la
salle.

- Contrairement à ce que vous pouvez
penser, votre mission ne consistera pas à dé-
truire cette base. De ce que nous savons, ces
armes seront dans un premier temps en-
voyées sur l'Angleterre, donc faites confiance
aux britishs pour tout faire pour que cela n'ar-
rive pas. Non, votre mission consistera à in-
filtrer la base, enlever et rapatrier en URSS
les savants qui fabriquent ces armes. C'est
pour cela que vous avez été choisi. Chacun
d'entre vous a une formation en ingénierie et

sera à même de comprendre la technologie en question. Il ne faudra pas seulement les hommes, mais aussi les plans, les maquettes, tout ce qui nous permettra à la fin de la guerre de pouvoir nous approprier ces armes. Avez-vous des questions ? Oui j'imagine.

- Savons-nous où se trouve cette base et quelles sont ces armes ? demanda Makarov.

- Vous n'aurez ces renseignements qu'au moment opportun. Nous pensons que dans un an l'armée rouge rentrera en Allemagne, c'est à ce moment-là que vous agirez. J'ai donc un an pour faire de vous des Spetnatz acceptables. Bien entendu, régulièrement on vous assignera des missions de récupération de savants au fur et à mesure de l'avancée de notre armée et aussi de l'assassinat d'opposants au communisme.

- Sauf votre respect, mon colonel, mes hommes sont les meilleurs. Vous l'avez dit vous-même. Que pouvez-vous encore nous apprendre ?

- Je m'attendais à votre question et vous vous imaginez bien que j'ai prévu une réponse. Quel est votre meilleur combattant à main nue ?

- Le camarade starchina (adjudant) Balachov.

- Balachov, acceptes-tu que je te donne une leçon ?

Les trente hommes éclatent de rire.

- Camarade, il va vous broyer.

- Voyons cela.

Balachov sort des rangs et fait quelques mouvements des bras et du coup pour s'échauffer. Il dépasse de plusieurs centimètres son vis-à-vis et ses muscles font saillis à travers son treillis.

- Je ne porterais pas les coups, camarade colonel.

- Espèce de chien. Tu es ukrainien on dirait. Un chien d'ukrainien qui aime sucer la bite des allemands. Je suis sûr que ta mère s'est faite empalée par un régiment entier de SS.

Balachov contrairement à ce qu'il vient de dire se jette sur Starinov les poings en avant. Le spetnatz évite le coup, frappe le parachutiste au plexus et l'immobilise avec la

prise du sommeil. Les autres ne feront plus la moindre réflexion à l'avenir.

- Une dernière chose, vous ne vous appelez plus la section Makarov mais le département 7.

Une semaine plus tard ils apprirent que Peenemünde avait été bombardée et l'usine déménagée. Il leur faudrait plus d'un an pour accomplir leur mission.

Berghof, la résidence d'été du Führer en Bavière.

Göring venait de recevoir un message du camp de concentration de Ravensbrück.

Peenemünde avait été bombardée cette nuit et la base n'était plus opérationnelle. Il allait falloir qu'il l'apprenne au Führer. Bien que très proche de Hitler, il n'aimait rien de moins que de transmettre une mauvaise nouvelle à son chef. Il se dit qu'il devait d'abord en parler avec les autres ministres et préparer un plan de rechange à lui proposer. Pendant que le Führer se promenait en compagnie de son berger allemand de sa compagne Eva Braun, il récupéra Himmler, Speer, Goebbels et Wilhelm Keitel et s'enfermèrent dans la salle de réunion.

- Messieurs, j'ai une bien mauvaise nouvelle. Ces enfoirés d'anglais ont détruit la base de Peenemünde cette nuit. Environ six cent Lancaster ont bombardé la péninsule.

Avant cela, ils ont fait une diversion en attaquant Berlin.

Les ministres du Reich accusèrent le coup et tentèrent de prévoir les conséquences de cette révélation. Ce fut Albert Speer, le ministre de l'armement qui sortit le premier de sa torpeur.

- Savons-nous si les projets de V1 et V2 sont définitivement détruits ?

- Cinq cents savants et techniciens ont périés dont Walter Thiel et le général von Chamier-Gliczinski, ...

- Mein Got

- ..., mais Von Braun a survécu et il a réussi à protéger les plans de ces deux armes. Il

doit la vie à son garde du corps qui a entendu les avions arriver.

- Bon, au moins nous n'avons pas tout perdu, reprend Speer, mais il va falloir préconiser au Führer un nouveau site pour continuer la fabrication des armes. Il le faut et maintenant. L'un d'entre vous a-t-il une idée ?

- Dans un premier temps, il faut que cette nouvelle base soit adossée à un camp de travail. Nous aurons besoin d'une main d'œuvre importante pour pallier aux morts de Peenemünde et rattraper le temps que ce bombardement va nous faire perdre sur le programme. Je vous rappelle que le Führer veut que les premiers missiles tombent sur l'Angleterre avant que les alliés débarquent en France. Les renseignements prévoient

qu'ils seront prêts à l'automne 1944 ; dit Göring.

- Il faut aussi qu'il y ai de la place pour pouvoir construire des usines. Si elles pouvaient être protégées ce serait l'idéal, reprend Rudolf Hess.

- Le directeur du camp de Buchenwald m'avait déjà rapporté qu'il y avait des grottes immenses à quelques kilomètres. Elles seraient tellement grandes que l'on pourrait y stocker des avions, à ce qu'il m'a dit. J'y suis allé au cas où et en effet, si on pouvait y construire une base aérienne enterrée, on peut y construire une usine. De plus, comme ce sont d'anciennes carrières d'anhydrite, elles sont sous plusieurs centaines mètres de terre. C'est l'idéal. Quand pensez-vous ? demande Himmler le chef de la SS.

- Ça me paraît bien ; dit Goebbels, le ministre de l'information.

- C'est bon pour moi, renchérit Göring.

- Bon, nous sommes d'accord, dit Himmler, parlons maintenant du commandement.

- Quoi le commandement, hurla Göring, je vous vois venir. Peenemünde est sous le commandement de la Luftwaffe, je ne vois pas pourquoi cela changerait.

- Vous ne voyez pas pourquoi ? Laissez-moi vous rafraîchir la mémoire. Votre base, soit disant secrète, vient d'être bombardée. Dans neuf cas sur dix quand cela se produit c'est que nous avons eu un traître en son sein. Vous avez eu un traître dans votre base de la

Luftwaffe. Alors vous ne voyez toujours pas pourquoi ? Cette usine devra être sous commandement de la SS.

- Depuis quand la SS a des compétences en matière d'armements spéciaux ?

- Le général Dornberger continuera à être le directeur du centre de développement de Peenemünde avec Von Braun comme directeur des recherches, mais pour les usines, j'ai l'homme qu'il faut pour prendre la direction de cette usine. Le docteur Hans Kammler est un général et ingénieur en génie civil. Le Führer le connaît déjà, nous n'aurons pas de mal à le lui faire accepter. Bien entendu il est Obergruppenführer de la SS.

- Vous l'avez dit vous-même, Von Braun est encore en vie ; dit Speer ; pourquoi ne

serait-ce pas lui le directeur. Votre Kammler serait son adjoint à la place de von Chamier-Gliczinski.

- Jusqu'à preuve du contraire, Von Braun est potentiellement un traître comme tous ceux qui étaient sur place ; répond Himmler. Même si ici personne ne doute de son patriotisme, j'insiste pour que la SS prenne la main sur ce nouveau camp.

- Et moi, je m'y oppose ; hurle encore Göring.

- Hermann, vous avez l'oreille du Führer, mais moi j'ai la SS et la Gestapo. Alors voilà ce que je propose. Kammler dirige cette usine et Von Braun reste à Peenemünde ou dès demain, il est arrêté, torturé et dieu sait ce qu'il révélera. Que choisissiez-vous ?

- Von Braun est indispensable au programme. Sans lui, le Führer n'aura jamais ses armes. Êtes-vous prêt à assumer cette responsabilité ?

- S'il s'avère être un traître, j'aurais rendu service au Reich. Et nous avons les plans.

- Vous êtes un enfoiré, mais je me couche. Faisons ainsi.

Au retour d'Adolf Hitler, Göring lui annonça la mauvaise nouvelle. Dans un premier temps le chef de l'Allemagne se mit dans une fureur intense. Son médecin personnel fut obligé de lui administrer un calmant. Quand le collègue de ses ministres lui proposa la

solution à laquelle ils étaient parvenus, Hitler retrouva le sourire. Mais il ordonna à Himmler de pendre deux cents prisonniers de Peenemünde plus quelques techniciens de moindre importance pour faire un exemple.

Mittelwerk

Fin aout, les travaux de la nouvelle usine de Mittelwerk étaient commencés au sein du camp de Dora. Comme le Führer l'avait demandé, deux cents prisonniers furent fusillés malgré la profonde réticence de Von Braun. Il réussit néanmoins à sauver la vie de Barbara et Maria Manswik, mais là encore une fois un bras de fer s'instaura entre

l'ingénieur et le directeur du camp. Le traitement des prisonniers était épouvantable. Tous les matins lorsque ceux-ci pénétraient dans les tunnels, ils étaient battus par les gardes SS qui leur criaient dessus et les insultaient. Avant même de commencer à travailler, ils subissaient les coups de leurs geôliers.

A Peenemünde Maria resta au service de la famille Von Braun tandis que Barbara retourna à la fabrication de pièces détachées pour V1. Maria voulut refuser et suivre sa mère dans le centre de recherches mais celle-ci comprit que sa fille pourrait peut-être survivre à l'horreur. De plus cet Heinrich semblait être en fait un gentil garçon. Pour un SS s'entend.

A Peenemünde, les gardes SS traitaient les ouvriers comme des esclaves. Heinrich Staffenberg s'arrangeait quand il le pouvait pour rentrer le centre au même moment que Barbara. Il n'était pas là tous les jours, mais priait pour que les fois où il était absent, elle passait à travers les coups. Bien qu'il ait fait très attention, les soldats remarquèrent son cinéma et quelle prisonnière était là quand il passait. Ils en firent part à leur commandant de compagnie. Aussi ce matin-là :

- Capitaine Staffenberg, ..., Heinrich se retourna et vit son homologue chef des gardes SS.

- Capitaine Erfurt. Je suis honoré que le commandant de la compagnie des gardes connaisse un modeste chauffeur comme-moi.

- Tu es le chauffeur du Sturmbannführer Von Braun, je crois ?

- Affirmatif. Que me vaut l'intérêt que tu me portes ?

- Ne joue pas les idiots avec moi. Mes hommes m'ont rapporté qu'ils te voient entrer dans les usines au moment même où cette prisonnière ; il désigna Barbara qui ne voyait rien de ce qui se passait. Je suis curieux de savoir quel intérêt tu lui portes. Sa fille travaille chez les Von Braun justement. Ne me dis pas que c'est une coïncidence.

Heinrich était coincé. Il réfléchissait à toute vitesse quand il décida de jouer sur la corde sensible des SS, la démence.

- Elle me fait bander ; Heinrich savait que les gardes ne se privaient pas de violer des prisonnières à leur convenance.

- Tu plaisante, elle pourrait être ta mère.

- Justement.

- Sérieux, c'est loin d'être la plus jolie.
Pourquoi elle ?

- Elle n'est pas juive, ni rom, ni tzigane.
Je ne baise pas les animaux. Elle est allemande, voilà pourquoi.

- Tu marques un point. Mais tu n'as rien à faire ici, c'est chasse gardée. Je devrais te donner une leçon.

- Je fais partie du personnel de sécurité des personnalités. Tu pourrais prendre une leçon.

- Que dirais-tu de six rounds ce soir ?

- C'est bon pour moi.

- Je t'attends à vingt heures au gymnase.

Ce soir-là, Heinrich laissa son homologue capitaine le mettre KO. Il aurait largement pu le battre, mais il fallait flatter l'égo de ce chien. Quand il se réveilla son partenaire lui dit :

- Je vais briffer mes hommes, tu pourras baiser cette pute à chaque fois que tu le voudras et on ne va pas te l'abimer.

Dès le lendemain, Heinrich vint chercher Barbara. Son visage était encore tuméfié ce qui fit rire les gardes en faction.

- Que me voulez-vous capitaine et que vous est-il arrivé ?

- Ne dites rien et suivez-moi ; Il l'emmena chez lui.

- Moi qui croyais que vous en aviez après ma fille, jamais je n'aurais imaginé que c'était avec moi que vous vouliez coucher. Que dois-je faire ? Je me couche ou vous me prenez debout comme un goret que vous êtes. Dois-je me tourner ?

- S'il vous plait Barbara, je fais en sorte que votre sort soit le plus acceptable que possible. Je vous surveillais et les SS s'en sont

aperçus. J'ai dû inventer quelque chose et faire croire que j'en voulais à votre corps. Je ne veux que vous protéger, vous et votre fille.

- Comment pourrais-je croire un SS ? Vous êtes comme les chiens qui nous aboient dessus et nous mordent.

- Je suis désolé Barbara. Voulez-vous prendre une douche, manger ou boire quelque chose ? Avez-vous besoin de soins ?

- Je ne veux rien de vous et surtout rien dont je ne pourrais faire profiter mes camarades d'infortune.

- Comment vous prouver ma bonne foi ?

- Une femme juive souffre énormément du dos. Si ça ne va pas mieux, ils vont la tuer.

Vous voulez faire quelque chose, trouvez-moi de la morphine.

- Je vais voir ce que je peux faire. Je reviendrais vers vous. Si on vous demande quoi que ce soit dites que je vous ai violé. N'oubliez pas que des prisonniers collaborent avec vos bourreaux. Retournez à votre baraquement.

- Comment va ma fille ?

- Elle va bien, je vous l'assure, les Von Braun sont des gens biens.

Trois jours plus tard, il retourna chercher Barbara. Il n'eut pas trop de mal à trouver de la morphine car la plus part des soldats se droguaient pour supporter ce qu'ils faisaient aux prisonniers. Barbara fut plus que perplexe quand il la lui remit.

1944

Sur le front de l'est, les soviétiques avaient repris l'Ukraine, entraient en Biélorussie au sud et dégageaient l'étau de Leningrad au nord. Les américains avait débarqué en Sicile et la Wehrmacht avait envahi l'Italie pour bloquer l'avancée des alliés vers le nord. En Pologne, la résistance alliée à l'Angleterre avait commencé l'insurrection de Varsovie. Hitler envoya la troisième panzer division SS pour la mater. Les allemands et leurs alliés furent obligés de se battre sur deux fronts et craignaient qu'un troisième s'ouvre par un débarquement dans le nord de la France. Hitler voulut plus que tout écraser les velléités anglo-saxonnes en bombardant Londres avec ses V1 et V2.

France, côtes normandes.

De janvier à mai 1944, plusieurs sites de lancement pour une nouvelle arme secrète furent construits en Normandie. Supervisés par des ingénieurs SS, le site comprenait, dans un premier lieu un bâtiment de stockage préliminaire où étaient entreposées les pièces détachées pour l'assemblage des V1 et un bâtiment d'assemblage avec tout l'outillage nécessaire. Plus loin, on trouvait un bunker de tir à côté des rampes de lancement ainsi qu'un réservoir d'eau en cas d'incendie du carburant. Enfin, à l'écart de la zone technique et de tir, il y avait les logements des servants et des gardes.

Ces constructions nécessitèrent plus d'une centaine d'ouvriers en bâtiment et des milliers d'hommes pour en assurer la sécurité et le secret. Tout ceci attisa la curiosité de la résistance française qui si elle ne put pas approcher le site, adressa néanmoins des messages à Londres pour les prévenir que quelque chose se tramait.

Mittelwerk.

Hans Kammler avait organisé une réception chez lui pour fêter la fin de la construction des usines de V1 et V2. Etaient présents Dornberger, Arthur Rodolph, Helmut Göttrup, Klaus Riedel et bien sûr Wernher Von Braun. A ces ingénieurs, s'ajoutaient le colonel SS commandant le régiment des gardes et ses officiers, et Max Warthold commandant le 155^o régiment de DCA plus quelques officiers de la Luftwaffe.

La soirée fut arrosée et les toasts étaient succédés par d'autres toasts. Les SS vantaient les mérites du général Hans Kammler et disaient que grâce à ses travaux de recherches, la victoire ne pouvait échapper au Reich.

Hors de lui, Von Braun fit remarquer que ces recherches n'avaient pas été effectuées par la SS mais par des ingénieurs bien

plus intelligents que des brutes tout justes capables de frapper des vieux et des malades.

- Et c'est justement à cause des SS et des retards que nous prenons que le Reich ne vaincra jamais. Je vous ai pourtant bien prévenu qu'à chaque fois que vous tuez un prisonnier, il faut quinze jours pour en former un autre. Quand les américains envahiront l'Allemagne et qu'ils récupéreront nos V2, ils s'en serviront pour envoyer leur courrier de la cote est à la cote ouest.

Un silence glacial tomba sur la salle de réception. Les SS voulurent se saisir de Von Braun mais son frère Magnus et plusieurs ingénieurs s'interposèrent, attrapèrent Wernher et l'emmenèrent.

- Pardonnez lui, Herr Kammler ; dit Dornberger ; il est saoul, il ne sait pas ce qu'il dit.

- Nous réglerons ça. Ne vous mettez pas entre nous général, les pouvoirs de la SS sont sans limite, vous le savez. Et ce n'est pas la première fois que Von Braun met en doute la victoire du Reich. Lui et ses acolytes n'ont qu'un rêve c'est de voir leurs fusées dans l'espace. La guerre ne les intéresse pas. C'est pourtant pour cela que nous sommes là et que le peuple allemand finance leurs travaux.

Le lendemain Himmler ordonna l'arrestation de Von Braun, son frère Magnus, Arthur Rodolph et Klaus Riedel pour défaitisme. En ces temps tourmentés, une telle accusation était synonyme de peine de mort. Ils

furent emmenés à Berlin et mis au cachot au QG de la SS Niederkirchnerstraße.

A Peenemünde, Heinrich Staffenberg alla trouver le général Dornberger.

- Mon général, le Sturmbannführer Von Braun a été arrêté ce matin par la SS et conduit à Berlin. Il faut que vous fassiez quelque chose.

- Que je fasse quelque chose ? Vous en avez de bonnes, capitaine. Himmler m'a téléphoné ce matin pour m'informer de cette arrestation.

- Donc vous étiez au courant ?

- Oui, mais on ne s'interpose pas quand Himmler prend une décision. Cela fait cinq ans qu'il veut que les travaux sur les armes

spéciales soient dans les mains de la SS. Tant que des ingénieurs ayant travaillé avec la Luftwaffe ou la Wehrmacht seront présents, il ne pourra pas tirer tous les lauriers des victoires que nous aurons.

- Donc vous êtes en danger vous aussi.

- Exact, ce n'est qu'une question d'heures. Ils vont torturer Von Braun et lui faire dire que je complotais avec eux pour la défaite du Reich. Après cela, il aura les mains libres.

- Alors que risquez-vous d'aller trouver Speer. Il faut qu'il prenne la défense du doctor auprès du Führer.

- Vous êtes fou.

- Pensez-vous Herr général que sans Von Braun les projets de V1 et V2 verront le jour.

- Non bien sûr.

- Alors faites-le pour le Reich, faites pour le Führer. Le premier rôle d'un soldat n'est-il pas de rester en vie pour obtenir la victoire.

- Scheisse, vous avez raison. Vous m'emmerdez, mais vous avez raison.

Berlin

Dornberger fonçât à Berlin. Il fallait couper l'herbe sous les pieds de la SS avant

qu'il ne soit trop tard. Il allât directement au ministère de l'armement et des munitions pour rencontrer Albert Speer. Les gardes appartenant à la Wehrmacht le conduisirent à son chef de cabinet. Quand Dornberger lui expliqua ce qui l'amenait, ils dérangèrent le ministre qui rencontrait des magnas de l'industrie.

- Que se passe-t-il général. Qu'y a-t-il de si important pour que vous me dérangiez pendant une réunion ?

Dornberger lui expliqua la situation.

- Vous savez que je ne peux rien faire. Himmler a tous les pouvoirs à Berlin. S'il apprend que vous êtes là, vous êtes un homme mort et il est capable de me faire arrêter.

- Monsieur le ministre, comme vous le dites je risque la mort, mais que vaut la vie d'un général de la Wehrmacht si le Reich perd la guerre.

- Ne prononcez pas ces mots ici.

- Sans Von Braun et ses ingénieurs vous pouvez dire adieu au programmes des armes de représailles et donc à la victoire.

- Vous n'avez pas faux. On a de la chance, j'ai rendez-vous avec le Führer dans une heure. C'est pour cela que j'étais en réunion. Vous avez bien fait. Maintenant rentrez à Peenemünde, je vais plaider la cause de Von Braun.

Sur ces entres faits, le chef de cabinet entra dans le bureau.

- Le Führer vous demande immédiatement, monsieur le ministre.

Speer arriva à la chancellerie et on l'introduit dans le bureau d'Hitler. Himmler s'y trouvait déjà.

- Ah, Speer, nous vous attendions. Vous savez pourquoi je vous ai fait demander ? demanda le Führer.

- C'est un sujet de l'arrestation de Von Braun, mein Führer.

- Ce que j'apprécie avec vous Speer c'est que vous n'essayez pas de me mentir.

- Ce serait mentir au peuple allemand et ça je ne le peux pas. En plus je suis sûr que

Herr Himmler, le chef de la SS a du vous dire que Dornberger sort à l'instant de mon bureau.

- C'est merveilleux de travailler avec des hommes comme vous. Vous ne vous entourez pas de faux semblants. Oui, Von Braun est actuellement dans un cachot, alors qu'avez-vous à me dire pour que je l'en sorte.

- Mein Führer, je me moque de savoir si c'est la SS ou la Luftwaffe qui doit avoir la main mise sur les armes de représailles. Quand ce programme sera abouti je ne veux aucun laurier pour moi. Je laisse les fastes à Himmler, mais ce programme ne marchera pas sans Von Braun et tous ses ingénieurs. Tous, mein Führer.

- Que dit Himmler, que dit la Gestapo ?
Von Braun est-il un danger pour le Reich ou est-il un de ces rêveurs qui croient que leur génie est plus important que le Reich.

- C'est un rêveur qui gaspille son énergie à vouloir construire des fusées pour aller dans l'espace, quitte à se vendre à l'ennemi pour y parvenir. Si on le relâche, ceux qui ont entendu ses propos penseront que nous sommes faibles.

- Mais si je suis bien renseigné, ceux qui ont entendu ses propos appartiennent à la SS ? demanda Speer.

- Oui.

- Est-ce que quelqu'un à la SS pense que le Führer est un homme faible, monsieur le chef de la SS ?

- Vous avez de la chance que je ne peux pas vous abattre sur le champ.

- Allons mes chevaliers teutoniques, gardez vos ardeurs pour vous battre contre nos ennemis. Von Braun fera six jours de cachot, ensuite il réintégrera Peenemünde qui passe sous commandement exclusif de la SS. S'il recommence, vous l'abattrez comme un chien. Dit Hitler à Himmler en regardant Speer dans les yeux. Quand à vous, monsieur le ministre de l'armement, vous avez intérêt à ce que vos armes fonctionnent. C'est le peuple allemand qui vous l'ordonne.

- Ja vohl mein Führer.

Quand ils furent sortis, Himmler dit à Speer :

- Dites à votre protégé que si le Reich ne remporte pas la victoire il sera fusillé avant de pouvoir se vendre à l'ennemi.

Mittelwerk

Le général Hans Kammler supervisa en personne la logistique avec les constructeurs des différentes pièces détachées qui seront assemblées directement sur les sites de lancement, Feiseler qui eut en charge le fuselage, Argus pour le pulsor, Askami pour le système de guidage.

Cette opération fut longuement préparée car il était hors de question que quelque chose manqua une fois les colis arrivés en France, au large des côtes britanniques. Mais bien avant cela, il y eu un long conciliabule entre la Wehrmacht et la Luftwaffe pour savoir si cet acheminement se ferait par la route pour par voie aérienne. Il fut décidé dès le début que les containers de pièces n'emprunteraient pas la voie maritime, car bien que la Reich Marine ait la maîtrise de la mer baltique à l'océan atlantique, les anglais arrivaient bien trop souvent à couler des convois par des bombardements aériens.

Ce fut donc par avions que les pièces furent transportés jusqu'à leur lieu d'assemblage et de tir, tandis que le carburant transiterait lui par voie terrestre.

Sur place, le colonel Warthold assura le commandement des sites en France, secondé par des capitaines qui commandèrent chacun une compagnie sur chaque site.

Warthold s'installa à Campneuseville au sud-est du Tréport dans la forêt d'Eu. Vingt et un autres sites aux alentours formaient une toile d'araignée dans le bocage normand pour maximiser les lancements de V1. Le premier jour, il rassembla son régiment pour haranguer ses hommes mais aussi leur rappeler les consignes de sécurité. Son adjoint, un commandant de la SS mis les hommes au garde à vous et présenta l'ensemble.

- Régiment de lancement spécial rassemblé, à vos ordres Herr Oberst.

- Messieurs, nous sommes ici pour enfin lancer nos V1 sur l'Angleterre et mettre à genou ces chiens qui résistent encore au Führer. Je vous rappelle que l'Angleterre sert de terrain de décollage pour les bombardiers qui, lâchement, écrasent nos villes et tuent des civils allemands et d'où partent les convois de ravitaillement pour ces UnterMensch de bolchéviques. Cette mission est certainement la plus importante pour le Reich en ce moment. Donc nous allons lancer nos V1 et montrer au monde la supériorité de la technologie allemande. Mais vous devez bien imaginer que cette mission est secrète et que tous les services de renseignements des alliés ainsi que tous les résistants français souhaiterons savoir ce que nous faisons et où se situent exactement nos sites de lancement. Donc si l'un de vous parle, non seulement il

met en danger nos vies et notre mission, mais trahira le Führer, le Reich, le peuple et l'armée allemande. Aussi, je peux vous assurer que si l'un de vous dévoile la moindre bribe de renseignement sur ce qui se passe ici, il sera torturé pour savoir à qui il a parlé puis il sera envoyé en camps de concentration avec toute sa famille. Sachez bien que tous mourront dans d'atroces souffrances. Me suis-je bien fait comprendre ?

- Ja Wolh Herr Oberst, répondirent-ils tous en cœur.

Au bout de quelques jours, les entrepôts de stockage de pièces détachées furent pleins. Le montage des V1 commença à marche forcée. Le 13 juin 1944, les premiers lancements

purent avoir lieu. Sur chaque site, les fusées assemblées dans les bâtiments furent mises sur des chariots à roue et acheminées vers les rampes de lancement. Une grue permit de les ériger sur celles-ci ainsi que les réservoirs de carburant pour le pulsoréacteur. Celui-ci n'étant pas assez puissant pour permettre le décollage de l'engin, un autre réservoir d'hydrogène et de permanganate de potassium fut mis en pression. Des techniciens réglèrent les mécanismes de guidage, débranchèrent les tuyauteries d'air comprimé et donnèrent l'autorisation de lancement aux officiers de mise à feu.

Le débarquement des alliés en Normandie le 6 juin 1944 empêcha Hitler, un de ses ministres ou Göring d'assister à ce

lancement, mais le général commandant la Luftwaffe en Normandie fut présent.

Dix V1 décollèrent ce jour-là en direction de l'Angleterre dans le but de tomber sur Londres et saper le moral des britanniques pour ralentir l'acheminement des troupes alliées sur le sol français.

Le moteur à hydrogène lança le premier V1 sur sa rampe de façon à lui faire atteindre la vitesse de trois cent kilomètres heure. Celle-ci permit au pulsoréacteur de prendre le relais. Ce réacteur nécessitait une vitesse initiale pour compresser l'air et le carburant admis dans les chambres d'admission. Une fois lancé, il propulsait la fusée par à-coups, d'où son nom. Il réagissait par pulsions. Cela était du au temps important qui séparait l'admission et la compression à l'allumage et

l'échappement. Cela produisait un bruit caractéristique de vieux moteur diesel poussif, bruit que les Londoniens vont apprendre à craindre.

Londres.

Ce 13 juin 1944, Tony Alexander, indicatif Spyke, fut réveillé par les sirènes d'alerte bombardement de la défense civile Londonnienne. Pilote de la Royale Air Force, il sauta dans sa combinaison de vol, mit ses bottines et couru en direction de la piste d'envol de la base de South Ruislip. Un mécanicien avait déjà lancé le moteur du Spitfire, il monta dans le cockpit et engagea son avion sur le Tarmac. Comme lui, une dizaine d'autres

pilotes s'élançèrent dans les airs à la recherche des avions allemands. Ils se ruèrent en direction des falaises de Douvres.

- Ici Spyke, quelqu'un voit-il un boche ?

- Négatif Spyke, pas l'ombre d'un bombardier, pas de chasseurs non plus.

- Ils ne sont pas complètement débiles à la protection civile, s'ils ont fait sonner les sirènes c'est qu'il y a eu un bombardement.

- Absolument d'accord avec toi, pourtant, tu le vois comme nous, pas d'avions en vue. Soit les chleus ont inventé un avion très rapide, soit c'est une explosion terrestre.

- On fait encore un tour et s'il n'y a rien dans un quart d'heures, on rentre.

Londres

Au 10 Downing Street, Churchill était furieux.

- Comment ça, les allemands nous ont bombardé sans avions ?

- Rappelez-vous les usines que nous avons bombardées à Peenemünde. Nous nous doutions qu'ils les avaient déplacées, mais nous n'avons jamais pu les localiser. Ils ont manifestement réussi à mettre au point leurs avions sans pilote.

- Comment ils l'appellent déjà ?

- Vergeltungswaffe, arme de représailles, mais ils disent aussi V1. Ce serait une sorte de fusée.

- Et le SIS (secret Intelligence Service) ne nous a pas prévenus que les allemands étaient prêts.

- Ils nous tuent plus d'agents que l'on peut leur en envoyer. C'est très compliqué d'envoyer des hommes à nous là-bas. Ce sont les services secrets Polonais qui nous renseignent. Avec l'avancée de l'armée rouge, les Polonais sont traqués des deux côtés de la frontière.

- Il absolument que nous trouvions le nouveau site de leurs usines.

- Parfaitement d'accord, monsieur le premier ministre.

En 1941, Joseph Katzman chirurgien à l'Hôpital Saint Thomas de Londres sur la rive

est de la Tamise prenait un café non loin du Westminster Bridge. Oui, un café, ce qui pour un Londonien était quelque peu original. Mais Joseph avait la double nationalité, Anglaise et Germanique. Issu d'une famille juive de Munich, Joseph était le fruit du mariage entre un fils de Rabin et une goï, une non juive Anglaise. Ils s'étaient connus lors d'un voyage d'affaire de cette dernière venue vendre de la laine de moutons Shetland à la bourgeoisie Bavaroise. Dès leur première rencontre, ils eurent un vrai coup de foudre et malgré les cris d'orfraie de sa famille, Moshe épousa Sara qui se convertit à la religion de son époux. La seule concession à cette union fut que les enfants pourraient à leur majorité choisir leur religion, conserveraient la double nationalité et parleraient allemand, Yiddish et Anglais.

A vingt et un an, Joseph décida de quitter l'Allemagne appauvrie par les conséquences de la première guerre mondiale, émigra en Grande Bretagne et fit ses études de médecine à la faculté Saint Georges. Après deux ans d'internat général il choisit la chirurgie abdominale et devint un professeur autant respecté qu'aimé de ses collègues.

- Vous permettez ?

Un homme d'une quarantaine d'année, vêtu d'un costume sur mesure souhaitait partager sa table bien que le bar ne fut pas plein.

- Pas de problèmes.

- Je me présente, Otto Chalves attaché à l'ambassade d'Argentine.

- Joseph Katzman, praticien dans l'hôpital que vous voyez de l'autre côté de la rue.

- Je sais, docteur. Können wir Deutsch sprechen ? (pouvons-nous parler allemand ?)

Joseph fut surpris d'entendre parler allemand et immédiatement effrayé que cet homme savait déjà qui il était. (La conversation eu lieu en allemand).

- Vous avez quitté le Reich en 1929 et fait vos études ici en Angleterre.

- Qui êtes-vous et que me voulez-vous ?

- Restez calme docteur, de votre attitude dépend la vie de vos parents, de votre sœur et de ses enfants. Vous comprenez ce que je dis ?

- Oui, bien sûr, mais que savez-vous sur ma famille ? Cela fait plusieurs mois que je n'ai plus de leur nouvelle.

- Vous n'êtes pas sans savoir le sort qui est réservé aux traîtres à la patrie et le peuple juif s'est retourné dès 1933 contre le Führer. Votre famille, qui a réussi à se cacher pendant presque deux ans a été arrêtée et envoyée à Dachau. Ils vont travailler pour la grandeur de l'Allemagne. Mais leur santé est fragile, il se pourrait qu'ils ne supportent pas les conditions difficile d'un travail manuel. Aussi nous avons pensé que vous pourriez soulager quelque peu leur labeur.

- Qu'attendez-vous de moi ? Je ne suis pas riche si c'est ce que vous voulez ?

- Non, le Reich ne s'abaisse pas à rançonner les familles de juifs, Joseph. Non, mais en échange de quelques menus services, les SS qui dirigent le camp pourraient améliorer la vie de la famille Katzman.

- Et de quels services s'agit-il ?

- Pour l'instant, ce n'est qu'une prise de contact. Si vous êtes d'accord, je reviendrais vers vous quand j'en aurais besoin. Rassurez-vous, on ne vous demandera pas de tuer quelqu'un, mais vous pourriez glaner des renseignements sur le moral de la population, son état de santé, les potins Londoniens. Vous voyez, rien de bien méchant. Nous savons bien que vous n'aurez jamais accès à des secrets militaires, mais en temps de guerre toute information peut être utile. Après tout, vous servirez votre patrie Herr Doctor.

Joseph réfléchit rapidement. Il jugea que son interlocuteur ne plaisantait pas et malgré son apparente bonhomie, était un sadique au sang-froid.

- J'accepte. Comment saurais-je qu'en échange vous tiendrez votre parole.

- Vous ne le saurez pas. En revanche si vous n'obéissez pas, ou si en sortant d'ici vous allez trouver les services britanniques, vous et votre épouse aurez un accident. Peut-être même que Lisbeth, une jolie femme, je vous félicite, rencontrera un voyou qui abusera de ses charmes avant de la tuer à petit feu. Auf wiedersehen Herr Katzman.

Ce 13 juin 1944, Joseph reçut un coup de fil de l'ambassade d'Argentine et les informa

que le bombardement du jour avait fait six morts dans les rues de Londres.

Peenemünde

- Ja Vohl Herr Reichsmarschall, oui, je lui dirais. Merci Herr Reichsmarschall, oui c'est quand même une réussite. Heil Hitler.

Le général Dornberger raccrocha le téléphone.

- Comment cela s'est-il passé ? Les lancements ont-ils été une réussite ? demanda Von Braun.

- Sur les dix V1 lancés seul quatre ont atteint l'Angleterre et seul un a touché

Londres. Heureusement pour nous le Führer prend cela comme une victoire et valide le concept. Il a donné l'ordre de continuer le programme.

Les jours suivants, les allemands lancèrent jusqu'à soixante-dix V1 par jour, depuis les sites en Normandie mais aussi dans le Pas-de-Calais et la Somme.

Base de South Ruislip.

Grace aux témoignages de plusieurs londoniens qui aperçurent les V1 en vol, la Royal Air Force apprit quel était leur nouvelle cible. Ils devaient interceptés un engin de huit mètres de long, soit trois fois moins

qu'un chasseur et beaucoup, beaucoup moins épais.

La RAF mis au point un système d'alerte pour détecter au plus tôt l'arrivée des V1. Les radars furent mis à contribution, évidemment mais également des observateurs dont le travail était facilité par le son émis par le pulsoréacteur. Pour renforcer la ligne de défense des montgolfières furent larguées en statique avec à bord des vigies recrutées pour leur don d'observation. Dès les côtes britanniques et jusqu'aux abords de Londres, des canons de DCA furent répartis, anglais dans un premier temps puis rapidement aidés par la DCA américaine.

Jean Maridor décolla à bord de son Spitfire super marine et prit la direction de l'océan pour intercepter des V1 qui fondaient

sur Londres. Pilote français, Jean Maridor rejoignit les forces françaises libres en juin 1940. En 1942 il fut nommé officier et affecté au 615^o Squadron. Avec son ami René Mouchotte et le reste de l'escadrille, ils foncèrent vers un ennemi jamais encore combattu par un aviateur.

- Contrôle ici Frenchi, avez-vous un cap à nous donner.

- Frenchi, ici contrôle, des V1 ont été aperçus au-dessus de Newhaven cap 170°.

- Roger contrôle, cap au 170. A tous ouvrez les yeux, je ne veux la mort d'aucun civil sur la conscience ce soir. René tu me suis dans mon aile droite, les autres espacez-vous de deux cents mètres par paires.

- Roger Frenchi, tu as le lead.

Au bout de dix minutes interminables, Tony Alexander, indicatif Spyke croit apercevoir quelque chose. Il ouvrit sa verrière pour essayer d'entendre quelque chose. Et en effet, il perçut un bruit bizarre, un peu comme une vieille moissonneuse batteuse que son père utilisait dans la campagne galloise. Qu'est-ce qu'elle fumait cette batteuse, et en effet, il aperçut un panache de fumée devant lequel il devina une forme oblongue et deux ersatz d'ailes.

- A tous, j'en vois un, damned, j'en vois un. Je le prends en chasse.

- Roger Spyke, ne t'approche pas trop, on ne sait rien de sa charge utile.

- Cela n'a pas l'air bien gros.

- Il a peut-être une charge à fragmentation.

- On ne va pas tarder à le savoir.

Spyke commença à tirer sur le V1 à deux cents mètres, mais sa faible masse en fait une cible très difficile à atteindre. Alexander eut beau s'échiner il n'arriva pas à abattre le missile. Voyant que la ville de Londres s'approchait il prit tous les risques pour l'empêcher de faire des victimes. Poussant son Spitfire à son maximum, il réduisit l'espace entre lui et le V1. A cinquante mètres, il appuya sur la mise à feu et atteint la fusée à la première rafale. Les 830 kilo d'explosif détonèrent et malheureusement, l'onde de choc de la

déflagration détruisit l'avion en même temps que le missile.

En ce premier jour de chasse, le bilan fut plus que mitigé, non seulement un seul V1 fut détruit alors que soixante-dix atteignirent la ville de Londres, mais le 615^o Squadron perdit un de ses pilotes.

Le 20 juin 1944, un V1 tomba sur Buckingham palace. Les dégâts furent immenses et cent dix hommes et femmes parmi le personnel de la résidence du Roi Georges VI ont été tués. La famille royale se trouvait ce jour-là au palais de Westminster. La décision de ne pas déménager la famille royale de Londres au profit d'une résidence en Ecosse avait déjà été prise pendant la bataille d'Angleterre et cette nouvelle épreuve ne fit que renforcer le soutien des Britanniques pour leur souverain.

Peenemünde

Von Braun exultait, son V1 était une réussite et Hitler en personne l'appella pour le féliciter. La mauvaise nouvelle fut que ce dernier voulut encore augmenter la production et que le V2 soit également prêt à être lancé dans un mois.

- Ah, si cela avait été n'importe qui d'autre que le Führer au bout du fil, je lui aurais proposé de venir le mettre au point lui-même le V2. Qu'est-ce qu'il croit, que le V2 n'est qu'un V1 amélioré ? C'est une toute autre technologie et elle implique des savoir-faire que nous ne maîtrisons pas. Je ne suis

même pas sûr que cette arme puisse voir le jour, autrement qu'en maquette.

- Il faut le comprendre Herr doctor, les alliés ont fortifié leurs positions en Normandie, les russes sont entrés en Pologne. Le sort de l'Allemagne ne semble dépendre que des armes nouvelles. J'ai appris que Messerschmitt est aussi sur le grill avec son avion à réaction et que Porche et Heinkel peinent à fournir un char qui puisse rivaliser avec le T34 soviétique ou le Sherman américain. Je sais qu'on vous en demande beaucoup, mais il va vraiment falloir accélérer le programme V2. Vous le savez, on n'a pas le choix.

- Nous avons monté en puissance le moteur pour passer des une tonne cinq de poussée de la fusée A3 aux vingt-cinq tonnes de poussée du moteur de l'A4. Cela nécessita

de revoir complètement la conception du moteur-fusée. Thiel, notre docteur en chimie particulièrement doué et imaginatif, effectua quatre percées décisives, il donna aux trous des buses de l'injecteur une forme imprimant un mouvement giratoire aux gouttelettes d'oxygène liquide, homogénéisant ainsi le mélange et faisant passer la vitesse d'éjection des gaz brûlés de 1 700 à 1 900 mètres par seconde. Il plaça les injecteurs dans une pré-chambre au sommet de la chambre de combustion améliorant encore le processus de mélange, raccourcit la chambre de combustion tout en augmentant son diamètre. La diminution du volume permit une augmentation du rendement et une réduction du poids. Enfin, il optimisa la forme de la tuyère. Ses expériences menées par lui permirent de démontrer qu'un angle de trente degrés en

réduisant les forces de friction entre les gaz brûlés et la paroi de la tuyère, permettaient d'atteindre la vitesse d'éjection de deux milles mètres par seconde. Après avoir essayé plusieurs configurations aboutissant à des perçages par brûlure ou des problèmes de refroidissement, il choisit une configuration comportant dix-huit injecteurs en forme de champignon. Pour refroidir les parois de la chambre de combustion portées à une température de deux mille quatre cent degrés celsius, son équipe inventa le refroidissement par film fluide qui consista à faire circuler le long de la paroi interne de la chambre de combustion un fluide plus froid que les gaz de combustion ce qui empêcha ainsi la structure d'atteindre son point de fusion. Pour l'entraînement de la turbopompe j'ai quand à moi choisit un générateur de gaz utilisant du

peroxyde d'hydrogène développé par Hellmuth Walter. Il nous reste à mettre au point l'aérodynamique. Aucun essai n'a été effectué aux vitesses supersoniques que doit atteindre l'A4. Les connaissances théoriques concernant le passage du mur de son sont embryonnaires. Des essais effectués sur des modèles largués en haute altitude semblent démontrer que la fusée ne sera que légèrement instable aux vitesses transsoniques. Des essais en tunnel permettent d'affiner les prédictions d'échauffement de la surface du missile aux vitesses supersoniques et de préciser en conséquence sa forme et la nature des alliages utilisés. Pour le système de guidage j'ai décidé à la fois de faire appel à Siemens qui dispose de compétences dans le domaine du pilotage automatique et des gyroscopes et en parallèle

de créer un laboratoire de recherche sur le guidage ici à Peenemünde.

Dans le ciel au-dessus de l'Angleterre.

Une énième attaque de V1 menaçait de tomber sur Londres et sa banlieue. Là encore, les chasseurs britanniques tentaient de les abattre. Le pilot officier Johnny Faulkner participait à cette chasse avec son ailier le lieutenant Chester au sein du 91^o squadron. A deux kilomètres des côtes, ils aperçurent deux fusées faisant route vers eux.

- Chester, deux V1 à midi fonçant sur nous.

- Roger Faulk, on se sépare.

Chacun prit un missile. Chester se dirigea droit vers le sien tandis que Faulkner partit sur sa droite pour atteindre sa cible par le côté.

-Bordel, Chester break, break tu vas te le prendre de face.

- T'inquiète.

Chester visa le V1 et à cinq cent mètres commença à tirer en rafales. Les balles traçantes encadrèrent la fusée mais aucune ne l'atteignit. A contre cœur, il cessa de tirer quand il se trouva à deux cent mètres et décrocha pour ne pas risquer d'entrer en collision ou de prendre des éclats en cas de tir au but.

Il engagea son Spitfire dans un virage le plus serré possible, poussant la cellule de son avion à son maximum. Dans la manœuvre, du fait de la force centrifuge, le sang de son corps descendit dans ses jambes. Il sentit celles-ci devenir de plus en plus lourdes et contracta ses abdominaux pour contrecarrer ce phénomène. Quand sa vue se troubla il relâcha un peu son manche pour amoindrir le nombre de G. A cause de ça, quand il se retrouvât derrière le V1, ce dernier eut près d'un kilomètre d'avance. S'il n'y avait la fumée du pulsoréacteur, il ne l'aurait même pas aperçu. Reprenant ses esprits, il plongea pour faire prendre le maximum de vitesse à son appareil. Cette manœuvre porta ses fruits car en moins de cinq minutes, il se situa à la verticale de sa cible. Il gagna encore quelque centaines de mètres puis tira le manche à fond pour

grimper en direction du V1. Quand il l'aperçut dans son viseur, il appuya sur la mise à feu et se laissa surprendre par la boule de feu qui jaillit devant lui.

Il ferma les yeux et partit en tonneau. Durant quelques secondes, il fut persuadé que les éclats du V1 allaient traverser sa carlingue. Il vit alors son épouse et ses enfants, leur demanda pardon d'avoir pris autant de risques malgré la promesse qu'il leur avait faite. Un temps qui lui sembla infini se passa et il s'étonna de ne pas sentir la douleur d'un impact ou du feu. Il ouvrit les yeux et voit le ciel bleu et les nuages qui tournaient trop rapidement. Là il réalisa qu'il est encore vivant et reprit le contrôle de son avion.

Pendant ce temps, Faulkner était toujours à la poursuite de sa cible. N'ayant pas eu

le réflexe de plonger pour prendre plus de vitesse, il mit plusieurs minutes à le rattraper. La banlieue de Londres s'approcha trop rapidement et il sut qu'il n'aurait pas le droit à un autre passage pour abattre cet avion sans pilote. Il commença à tirer à quatre cent mètres. Il savait que c'était loin, mais la crainte d'un échec lui faisait prendre les mauvaises décisions. Ses canons chauffèrent, bien qu'il s'efforça de ne larguer que de courtes rafales. A deux cent mètres, le V1 fut au centre de son viseur. Il fut persuadé que le prochain tir serait le bon et se prépara mentalement à tirer sur son manche dès que le missile exploserait. Il appuya sur la mise à feu mais rien ne se produisit. Il réessaya, encore rien. Il appuya machinalement plusieurs fois, mais chose impossible, les deux canons étaient enrayés en même temps. Instantanément il ressentit une

crampe à l'estomac et un gout de vomit envahit sa gorge. Il hurla dans sa verrière et imagina la bombe volante s'abattre sur des habitations et tuer des civils innocents.

Dans l'énergie du désespoir, il rattrapa le V1. Il ne savait pas ce qu'il allait faire mais voulut tenter quelque chose. En une fraction de seconde il pensa entrer en collision avec le missile mais subitement eu une idée de génie. Il se plaça exactement à la hauteur du V1 et avec son aile gauche souleva l'aileron droit de celui-ci qui, déstabilisée partit en vrille et tomba à moins d'un kilomètre des premières habitations. Il hurla à nouveau, mais là ce fut son adrénaline qui se libéra.

Dans le ciel au-dessus de l'Angleterre.

Même la nuit les bombardements de V1 ne s'arrêtaient pas. Le lieutenant Henri de Bordas, avait pris l'air avec ses compagnons Mouchotte, Clostermann et Remlinger du groupe de chasse Alsace basé en 1944 à Biggin Hill.

- Fait chier les gars, déjà que le jour on a du mal à voir des V1 alors de nuit, il va falloir se fier au son.

- Affirmatif Henri, j'ai laissé ma verrière ouverte mais avec le bruit de notre moteur ça ne va pas être facile.

- Eh mes seigneurs, c'est quoi ces flammes à onze heure mille mètres ? demanda Clostermann.

- Bordel, ne serait-ce pas les propulseurs des V1 qui crachent le feu ?

- Ça m'en a tout l'air. Tayau messieurs, tayau.

Ils transmirent le renseignement aux autres chasseurs et cette nuit-là, la Royal Air Force réussit l'exploit d'intercepter tous les missiles lancés par les allemands.

Mittelwerk

Au camp de Dora, les conditions de vie se détérioraient de plus en plus pour les prisonniers. Pour éviter des problèmes de sabotage des missiles, les allemands appliquaient

des procédures de contrôle de qualité très poussées. Dès qu'une arme présentait un défaut, les ouvriers ayant travaillé à son montage étaient abattus. Que ce défaut soit volontaire ou dû à la fatigue accumulée ne changeait rien au traitement du problème. Les accusés étaient bâillonnés à l'aide d'un bâton carré attaché derrière la tête par du fil métallique. Ensuite ils étaient suspendus par ce même fil à une potence. Les suppliciés mourraient dans d'atroce souffrance quand le garrot s'enfonçait progressivement dans l'arrière de leur crâne.

Von Braun s'insurgeait contre ce traitement arguant à chaque fois que l'on n'avait pas les moyens de se passer de main d'œuvre qualifiée. Kammler lui signifiât qu'il était

lassé de ses récriminations et qu'à la prochaine fois il le signalerait à Himmler.

Londres 2 aout 1944.

Churchill était furieux, malgré le débarquement et l'offensive en Normandie, les allemands continuaient à faire pleuvoir des tonnes d'acier sur le sol britannique. Il avait convoqué le chef du bomber air command, Arthur Travers Harris et le Major-général Sir Stewart Graham Menzies chef du MI6, le fameux Secret Intelligence Service.

- Gentlemen, je pense que vous savez parfaitement pourquoi je vous ai fait venir. Les allemands massacrent notre population sans que nous ne puissions les en empêcher.

- Les chasseurs sont nuls, heureusement qu'il y a les bombardiers pour relever le niveau de la RAF. Le coupa Travers Harris.

- Vos résultats sur les rampes de lancement des V1 en France ne sont pas mieux.

- Arrêtez vos gamineries. Steward, vous me trouvez où se situe l'usine de fabrication des V1 et Artur vous me faites taire les sites de lancement. Je ne devrais pas vous dire que c'est un ordre, c'est la survie de notre population, alors retrouvez-vous les manches.

Pologne

Depuis le bombardement de Peenemünde, les allemands avaient déporté le centre d'essai des V2 en Pologne, hors de portée des Lancaster Britanniques. Le 16 août 1944, Joseph Goebbels et Albert Speer arrivèrent à Blizna pour assister à un lancement de V2. Von Braun et le général Kammler les accueillent avec une certaine fébrilité. Rien ne prouvait que le lancement serait une réussite, les deux précédents s'étant soldés par un échec cuisant. Après les honneurs militaires ils furent emmenés au pas de tir. Devant une tour où était érigée une fusée de quatorze mètres de haut pour un mètre soixante-cinq de diamètre. C'était le plus gros engin jamais construit par l'industrie militaire allemande.

- Messieurs ; commence Von Braun ; j'ai souhaité que vous assistiez à toute la phase de pré lancement pour que vous vous rendiez compte et informiez le Führer des nécessités techniques pour mettre en œuvre le V2. L'équipe de lancement procède au chargement des ergols avant d'effectuer le lancement. Cette phase se déroulera en un peu moins de deux heures. Le plein des réservoirs est effectué immédiatement avant le lancement. L'oxygène liquide est amené dans un camion-citerne qui l'a chargé dans une station permanente. L'oxygène ne restant liquide qu'à une température de moins cent quatre-vingt-trois degrés Celsius, une grande partie de celui-ci s'évapore durant le transport. Le camion-citerne embarque six mille quatre cent kilo alors que le missile n'a besoin de quatre mille neuf cent kilo.

Au bout de deux heures que les deux convives suivirent avec un grand intérêt et à bonne distance, ils furent conviés à rejoindre le bunker de tir. Von Braun eu une idée de génie en invitant Joseph Goebbels à appuyer sur le bouton de lancement.

Le missile était érigé sur une table de lancement circulaire avec quatre appuis sous les ailettes de la fusée. Au centre de la table de lancement se trouvait un cône de tôle d'acier épaisse pour dévier le jet de gaz brûlant. La montée en puissance du système propulsif se faisait en deux temps. À l'allumage la poussée initiale était de trois tonnes ce qui ne permettait pas à la fusée de décoller mais donnait le temps aux techniciens de contrôler visuellement la flamme produite permettant ainsi de s'assurer que le moteur-fusée fonctionnait

correctement. Au bout de trois secondes, la poussée passa à vingt-cinq tonnes et le V2 décolla.

Le moteur-fusée fonctionna durant soixante-cinq à soixante-dix secondes. L'accélération augmenta progressivement et atteint huit g lorsque le moteur s'éteignit à une altitude de trente-cinq kilomètres. À la fin du vol propulsé, la V2 poursuivit une trajectoire purement balistique à la manière d'un obus. Sur son inertie, le missile atteignit une trajectoire ascendante qui culmina à quatre-vingt-dix-sept kilomètres avant de commencer à perdre de l'altitude. Il s'écrasa sur le sol à une vitesse comprise entre trois mille deux cent et trois mille six cent kilomètres par heure. Volant à une vitesse plus élevée que celle du son, il frappa sans avoir été entendu au préalable.

Lorsque le V2 était lancé vers un objectif situé à une distance proche de sa portée maximale, sa trajectoire était relativement imprécise. Aussi, Von Braun s'était-il bien privé de préciser le point visé.

Le bruit, la flamme et le tremblement générés par le lancement frappèrent de plein fouet les observateurs. Quand la fusée dépassa la vitesse du son, la vue du halo de vapeur entourant celle-ci émerveilla Joseph Goebbels et Albert Speer et quand elle disparut dans les nuages, ils ne purent se retenir d'applaudir.

L'essai fut un succès total.

- Croyez bien, Herr Sturmbannführer que nous allons informer le Führer du succès de ce lancement. Je ne doute pas qu'il va vous

demander de les produire en masse pour un lancement en septembre.

Von Braun profitât de cette visite pour demander à Speer que les conditions de vie des prisonniers soient améliorées. Speer obtint de Himmler que des baraquements en bois soient construits à l'extérieur des tunnels et que la ration alimentaire soit augmentée.

Kammler en voulut à Von Braun pour avoir prit cette initiative sans lui en avoir parlé d'abord.

Suède.

Pendant la deuxième guerre mondiale la Suède était un pays neutre. Autant dire que des espions de tous les belligérants avaient élus domicile en ce lieu. Cela permettait de mettre en place des réseaux en URSS, en Angleterre ou en Allemagne mais également de tisser des liens diplomatiques dans le plus grand des secrets.

Sur l'île de Salthom, au large de Copenhague, Bjorg et Nielsen, un couple de retraités, prenait le frais sur leur terrasse en bord de mer. A dix-neuf heures en ce début de septembre, la clarté du jour baissait déjà. En cette latitude il ne fallait pas perdre une journée pour profiter d'un diner en plein air. Bientôt les nuits gagneraient sur le jour et ils se prépareraient à vivre avec seulement

quelques heures de soleil par vingt-quatre heures.

Pendant que Nielsen préparait des harengs au vinaigre avec des pommes de terre à l'eau, Bjorg cru entendre un sifflement qu'il ne put identifier. A peine une seconde après, un grand geyser d'eau éclata à une centaine de mètres de la rive. Ancien marin, Bjorg eu le réflexe de mémoriser exactement le lieu de l'impact. Nielsen qui n'avait rien entendu venir sursauta et laissa choir le saladier. Bjorg sauta sur son vélo et pédala jusqu'au village où se situait un poste de secours. Il avait entendu parler d'avions s'écrasant en mer, mais là il en était certain, ce n'était pas un avion. Mais à moins que ce soit un météorite, cela avait certainement un pilote et il fallait donc lui porter assistance.

Le sergent Hilgerson, seul pompier volontaire de l'île de Salthom habitait dans la maison attenante au poste de secours. En fait c'était pour cela que de père en fils ils étaient volontaires. Un loyer gratuit n'était jamais à négliger. Mais il était compétent et savait éteindre un feu ou soigner de petits accidents domestiques. Le médecin le plus proche se trouvait sur le continent.

- Hilgerson, vite, quelque chose s'est écrasée en mer à un jet de pierre de chez moi.

- Salut Bjorg, tu as pu voir ce que c'était ? Un avion ? Un ballon sonde ?

- Au bruit, ce n'était pas un avion et un ballon sonde ne fait pas de bruit justement.

- Alors qu'est-ce que cela peut-être ?

- Si tu sortais ton canot qu'on aille voir.

Hilgerson prit sa camionnette et se dirigea vers le port qui se situait de l'autre côté de l'île. Avec Bjork ils mirent le canot à flot et partirent en direction du crash. Ils mirent une demi-heure à atteindre le lieu. La nuit était presque totalement tombée et heureusement la pleine lune les éclairait à giorno. La mer était d'huile et ils purent d'abord constaté qu'il n'y avait pas de trace d'huile ou de kérosène en surface. Ils ne trouvèrent aucun corps flottant mais au bout de quelques minutes, Bjorg attrapa un objet triangulaire métallique d'un mètre de long. Sa structure en abeille enfermant de l'air lui permettait de flotter. Ce fut sa couleur blanche qui lui permit de l'apercevoir. Une plaque avec des inscriptions en allemand était rivetée sur ce qu'il

convenait d'appeler la pièce détachée. Au bout d'une heure ils rentrèrent et Hilgerson dit qu'il appellerait Copenhague demain matin.

Le lendemain un fonctionnaire trop musclé, avec des cheveux trop courts arriva et récupéra la plaque. De retour dans la capitale, il l'apporta dans une caserne secrète de Frederiksberg. Un V1 était déjà tombé en Suède et ils surent que ce n'était pas ça. Néanmoins, ils n'en doutaient absolument pas, il s'agissait certainement d'une de ces nouvelles armes secrètes que les allemands testaient même depuis que la base de Peenemünde ait été bombardée. A cette époque, les services secrets Suédois avaient déjà appelé leurs homologues anglais. L'officier de permanence du jour appela l'ambassade de Grande Bretagne

à Copenhague. Dans leur grande naïveté ils prévinrent sans le savoir les allemands et les russes. Une course contre la montre venait de démarrer.

Londres.

Bien que le 21^o SAS soit sur le front en Normandie, le lieutenant Cooley, blessé pendant une opération en Lybie était actuellement bloqué sur la base aérienne et supervisait la formation des jeunes recrues. Cette mission, bien que secondaire à ses yeux était primordiale car il fallait bien remplacer les camarades qui tombaient au combat. Aussi ce

fut avec surprise qu'il fut convoqué par le commandant de la base.

- Lieutenant, vous êtes plongeur, je crois ?

- Affirmatif Sir.

- Dans une heure vous partez en Suède. Apportez votre attirail de plongée vous allez récupérer quelque chose.

- Sait-on de quoi il s'agit ?

- Négatif. Tout ce que l'on sait c'est que c'est à faible profondeur, à une centaine de mètres du bord. Ah oui, prenez aussi de quoi découper sous l'eau.

- C'est lourd donc ?

- Cela pourrait faire plus de dix tonnes. Sur place un dragueur de mines Suédois vous apportera son aide. Et amenez avec vous les bleus, on ne sait jamais, vous tomberez peut-être sur des pirates.

- Quels sont les ordres d'engagement ?

- On ne tire pas, la Suède est neutre je vous le rappelle. Mais si des ours polaires vous attaquent vous avez l'autorisation de les abattre. Si ce sont des ours, compris ?

- Affirmatif, les ours parlent allemands, tout le monde le sait.

Tout avait été mis en œuvre en un temps record. Un DC3 les attendait sur le tarmac et Cooley plus une dizaine d'hommes embarquèrent avec du matériel de pêche et de

chasse à l'ours. Ils atterrirent sur l'aérodrome de Malmö, montèrent dans un camion bâché qui les transporta jusqu'au port. Là, ils montèrent dans un zodiac et furent dirigés sur le site du crash où les attendaient un chasseur de mines.

Cooley monta à bord et on lui montra la pièce blanche récupérée la veille.

- Cela ressemble à un empennage de flèche.

- Une sacrée putain de flèche, lieutenant. J'ai entendu parler de fusées que les allemands fabriquaient mais je n'y croyais pas ; dit le pacha.

- Bien entendu si c'est ce que nous allons remonter, vous n'aurez rien vu, capitaine.

- Bien entendu. Quand vous aurez amarré la chose, nous ferons rentrer l'équipage. Ils ne verront rien et donc ne dirons rien.

- Je vous remercie. Vous avez une bâche pour après ?

- Evidement. Au fait, un U-boot croise à quelques kilomètres. Plusieurs de nos chalutiers le surveillent et nous préviendrons s'il s'approchait. D'ailleurs un chalutier russe a largué ses filets il y a une demi-heure.

- Et bien j'espère que vous avez prévu assez de bière pour cet apéro surprise.

- J'ai des grenades au cas où.

Cooley s'équipa de son scaphandre et plongea. Le fond n'était qu'à quarante mètres et la visibilité était bonne. Il repéra très rapidement la fusée de quatorze mètres de long peinte d'un damier noir et blanc. La pointe était partiellement enfoncée dans le sable beige alors qu'à l'arrière, l'empennage était en parfait état si on exceptait le morceau trouvé la veille. C'était une excellente nouvelle car le moteur n'avait subi aucun dégâts, pas même ceux de la corrosion.

Il fit le tour pour choisir la manière dont il devait l'attacher pour la relever. Il sourit en trouvant les manilles ayant servi à ériger la fusée sur sa base de lancement. A l'aide de

son système de communication interne, il demanda qu'on lui descende les élingues. Il les attacha et le navire de la marine suédoise hissa le V2 à son bord.

Dans la même journée, la fusée fut déchargée à terre, mise à bord du DC3 et envoyée en Angleterre. La Suède, pays neutre ne voulait pas donner un prétexte aux allemands d'intervenir sur son territoire.

Le U-Boot allemand et le chalutier russe maintenus à distance et du mauvais côté du chasseur de mine ne purent jurer que les Suédois avaient trouvé qui que ce soit.

Belgique.

Le 8 septembre les alliés ont pénétré dans les Ardennes françaises ce qui a eu pour conséquence d'annuler le premier lancement d'un V2 prévu le 6. Le 515^o régiment de DCA arriva à Gouvy en Walloni. Un convoi de camions transportait un engin qu'on n'avait jamais vu dans la campagne belge. Sur une remorque était allongé un cigare de quatorze mètres de long, un cigare pointu avec des ailettes à l'arrière et une sorte de pot d'échappement mais bien plus gros. Derrière cette remorque, d'autres camions trainaient des citernes. Ce convoi était protégé par une compagnie de SS tandis que les conducteurs et servants appartenaient à la Luftwaffe.

Le convoi stoppa dans une clairière de la forêt du château de Gouvy. Dans un premier temps, les soldats mirent en place une

base circulaire adossée à une tour métallique. Un camion équipé d'une grue hydraulique commença à ériger la fusée. Elle fut posée sur la base et des tuyaux furent branchés. Ces tuyaux furent à leur tour reliés aux citernes et le plein de carburant put commencer. Du l'alcool et de l'oxygène furent mélangé sous pression dans le réservoir du missile à l'aide de pompes manuelles. Les risque d'une étincelle qui aurait produit une explosion était trop grand pour utiliser des pompes électriques ou à moteur thermique.

Le remplissage dura deux heures suite à quoi, tout fut débranché avec un maximum de précautions et le personnel de service se mit à l'écart une centaine de mètres plus loin. Les véhicules furent aussi écartés. Après diverses vérifications, pression des fluides et

branchements électriques, le colonel Warthold en personne ordonna la mise à feu.

Dans un vacarme assourdissant, la fusée Vergeltungswaffe 2 (V2 : arme de représailles) monta dans les cieux. Rapidement elle monta à quatre-vingt kilomètres d'altitude à une vitesse de trois mille kilomètres par heure. Cinq minutes plus tard, le V2 tomba à Maison Alfort en banlieue parisienne où elle fit six morts et trente-six blessés. Plus tard le même jour, la première V2 tirée sur Londres tombait à Chiswick.

Lorsque la V2 arrivait sur sa cible elle le faisait dans un silence total tandis que la V1 elle avait une signature spécifique. Ce silence était dû au fait que la fusée volait à une vitesse trois fois supérieure à celle du son. Le bruit de

la propulsion arrivait simultanément à celui de l'explosion.

Londres

Les pompiers arrivèrent en premier sur les lieux. Un immeuble d'habitation avait été pulvérisé par l'explosion. Ils commencèrent par éteindre l'incendie avant de rechercher les morts mais surtout d'éventuels survivants. La zone était complètement rasée. Il ne restait que des gravats donc certains étaient réduits en poussière.

La sécurité civile arriva à son tour. Ils enquêtèrent auprès du voisinage pour savoir si quelqu'un aurait entendu le bruit

caractéristique d'un V1 ou d'un avion. En temps de guerre, toute explosion devait être traitée comme suspecte. Personne n'avait rien entendu et puis aucune sirène n'avait retenti. Non, c'était certainement le gaz, disaient tous ceux qui avaient été interrogés, d'ailleurs on voyait encore les flammes sortir de la canalisation où brûlait ce qui restait après que l'on ai coupé le détendeur du quartier.

Le signalement de l'explosion arriva aux services secrets au bout d'une demi-heure. Bien qu'on leur assurât que c'était probablement domestique, ils détachèrent sur place une équipe d'artificiers. Les spécialistes Bell et Demsey arrivèrent une heure après le sinistre. Ils s'adressèrent au capitaine des pompiers.

- Bonjour capitaine, nous sommes les agents Bell et Demsey, artificiers.

- Vous êtes du SIS ?

- Le SIS, c'est quoi ? Laissez nous poser les questions s'il vous plait. Dites-nous ce que vous savez.

- Il y a une heure, nous avons été appelés pour une explosion. Arrivés sur place on a constaté que l'immeuble était en poussière. Le premier réflexe fut de couper le gaz. Nous n'avons pas trouvé de traces de bombes. Par contre il y avait l'odeur.

- L'odeur ?

- Oui, les explosifs ont une odeur spécifique, mais là on aurait dit de l'alcool. Si c'est le gaz et que les habitants stockaient une

grande quantité d'alcool, cela peut expliquer la puissance de l'explosion.

- Pouvons-nous inspecter les lieux ?

- Oui, il n'y a plus de risque. Mais nous n'avons pas fini la recherche des corps, alors j'espère que vous avez les tripes accrochées.

- Commençons par mesurer le cratère ; dit Bell à son collègue.

Ils firent un rapide calcul en prenant pour valeurs le diamètre du cratère et la résistance des murs et conclurent à une puissance équivalente à huit cents kilo de TNT. C'était un peu fort pour du gaz, même avec du Gin. Ils étendirent leurs recherches aux immeubles voisins jusqu'à trouver un morceau

de métal de couleur kaki foncé. Ils le récupèrent et rentrent à leur QG.

Le morceau de métal fut analysé et le SIS conclut que c'était de fabrication allemande et qu'il y avait des traces d'explosif et de combustion par un mélange d'alcool. L'information ne fut communiquée qu'au directeur qui appela immédiatement Churchill en personne.

- Monsieur le premier ministre, tout porte à croire que les allemands aient utilisé leur V2 sur Londres.

- Pouvons-nous taire cette information ?

- Il vous suffit de donner l'ordre.

- C'est mon ordre. Trouvez-moi ces foutus fusées et détruisez-les.

Joseph Katzman téléphona encore une fois à l'ambassade d'Argentine pour les prévenir que des blessés ont été admis dans son hôpital. A priori, c'étaient des blessures dues à une explosion.

Berlin.

Hitler avait fait convoquer Kammler, Von Braun et plusieurs autres ingénieurs dont Arthur Rodolph. A la chancellerie Von Braun fut décoré de la croix de Mérite de

guerre, équivalent de la croix de fer pour les civils. Dans son discours le Führer dit que Von Braun était l'archétype de l'aryen, un descendant direct du dieu Thor.

Pendant ce temps, madame Von Braun avait invité les épouses à un diner dans sa résidence. Pendant le repas, une de celle-ci lui apprit que Heinrich le chauffeur et garde du corps de son époux couchait avec une des prisonnières. La propre mère de sa femme de ménage. Elle n'en laissa rien voir, mais cette nouvelle la rendit furieuse et la dégouta en même temps. A l'issue, elle envoya Maria le chercher.

- Que se passe-t-il madame Von Braun ? Tout va bien ?

- Veuillez nous laisser Maria. J'ai deux mots à dire à monsieur Staffenberg.

Maria sortit et retourna à la cuisine pour finir de laver la vaisselle.

- Ce que j'ai appris ce soir me laisse sans voix. Je croyais que vous étiez un homme honnête et j'ai face à moi un de ces sadiques qui tourmentent les prisonniers. Je vais demander à mon mari que vous soyez affecté à un autre poste. Il n'est plus question que vous restiez à notre service.

- Je ne comprends pas madame, qu'avez-vous apprise ce soir ?

- Vous profitez de votre fonction pour abuser de Barbara Manswick.

La porte était mal fermée et Maria entendit que madame Von Braun parlait de sa mère. Elle se rapprocha discrètement et écouta.

- Ce que l'on vous a dit n'est pas la vérité.

- Vous niez ? Dès demain je questionnerais l'épouse du commandant des gardes, on verra bien si vous pourrez encore nier.

- N'en faites rien je vous en prie.

- Non seulement je vais le faire mais je vous ferais envoyer sur le front de l'est. Là-bas, il paraît que les hommes violent les vieilles babouchka comme ils disent.

- Vous vous rappelez le soir où je suis rentré avec la gueule amochée ?

- Quel rapport ?

- Ce soir-là, j'ai justement laissé le capitaine des gardes me battre à la boxe. J'ai fait cela pour qu'il me laisse approcher madame Manswick.

- Vous avouer ?

- Oui, j'avoue. J'ai trouvé ce prétexte pour aider la mère de Maria. Tous les deux jours je lui apporte des médicaments et de la nourriture. Vous n' imaginez pas ce qu'elle endure dans ce camp.

Maria entre dans le salon et dit : je veux voir ma mère.

- Ce n'est pas possible Maria. Si les gardes vous voient rentrer chez moi, ils comprendront. Ils ne sont pas aussi bêtes.

- Je viendrais avec elle ; dit madame Von Braun ; si on nous repère je dirais que nous devons aller à Göttingen et que nous venions chercher notre chauffeur.

- D'accord, demain à dix-huit heures, j'ai prévu de la revoir.

Le lendemain, Maria put voir sa mère qui lui confirma à elle et à madame Von Braun les paroles de Heinrich. Les retrouvailles ne durèrent que quelques minutes car personne ne devait prendre de risques.

Londres

Les anglais mirent deux mois à reconnaître l'existence des V2. C'était d'autant plus difficile que la RAF était incapable de détecter et de détruire les sites de lancement. Dès le début de 1944, les allemands avaient fabriqués des immenses bunkers de tir pour les V2 comme l'avait préconisé Von Braun alors que Dornberger préférait lui les sites mobiles. Von Braun connaissait la difficulté à mettre en œuvre ces armes et pensait à juste titre que si on voulait en lancer plusieurs par heure, il fallait des sites en dur.

En France et en Belgique, plus d'une dizaine de sites furent construits mobilisant des milliers d'ouvriers et encore plus de tonnes de béton armé. Bien entendu, ces travaux ne passèrent pas inaperçus et la résistance française et belge réussirent à faire parvenir à

Londres la localisation des sites. Quand la RAF commença à bombarder ces sites, Himmler exigea que les travaux soient réalisés par des prisonniers pour garantir le secret.

Suite au débarquement en Normandie, les allemands évacuèrent les sites français qui ne servirent qu'à occuper les bombardiers alliés. Ce furent donc les sites mobiles qui prirent de l'importance. Les allemands envoyaient des V2 depuis des clairières, bien à l'abri des vues et des coups, mais aussi depuis des centres villes pour que les Britanniques hésitent à les bombarder s'ils étaient décelés.

Aussi fut-il décidé que la priorité était de trouver les usines et de les détruire.

Varsovie

L'AK, Armia Krajowa ou armée de l'intérieur fut créé en 1939 suite au départ du gouvernement polonais à Londres. Elle fut le plus grand mouvement de résistance en Europe et couvrit la partie du pays occupée par les allemands, mais aussi celle envahie par les soviétiques. En août 1944, les forces armées soviétiques approchaient de Varsovie, le gouvernement en exil appela à un soulèvement dans la ville, afin qu'ils puissent revenir dans une Varsovie libérée et essayer ainsi d'empêcher une prise de contrôle par les communistes. L'AK, dirigé par Tadeusz Bór-Komorowski, lança l'insurrection de Varsovie. Les forces soviétiques étaient à moins de vingt kilomètres, mais sur les ordres du haut

commandement soviétique, elles n'apportèrent aucune aide. Les Polonais appelèrent à l'aide les Alliés occidentaux. La Royal Air Force et ses escadrons polonais basés en Italie, larguèrent quelques munitions, mais il était presque impossible pour les Alliés d'aider les Polonais sans l'aide soviétique. Le combat dans Varsovie était désespéré. L'AK avait vingt mille soldats armés, la plupart avec seulement des armes légères, contre une armée allemande bien armée composée de SS et des unités de l'armée régulière. L'espoir de Bór-Komorowski était que l'AK pourrait prendre et tenir Varsovie pour le retour du gouvernement polonais en exil à Londres.

Le sergent Tupolev du département 7 avec un groupe de dix hommes quittèrent les forces soviétiques en uniforme SS et firent les

vingt kilomètres qui les séparaient de Varsovie à pied. Leur mission, enlever Bór-Komorowski et le ramener en URSS. Ce n'était pas une mission majeure mais un entraînement en vue de leur but ultime, enlever Von Braun et les ingénieurs du programme V2. Ils avaient déjà échoué à retrouver le missile tombé en Suède avant les anglais, ce qui avait rendu furieux Staline.

Aux abords de la ville ils se changèrent en uniforme polonais et équipé de Browning M1918 BAR, ils évoluèrent dans un Varsovie en ruine se méfiant d'éventuels snipers allemands et de l'AK car ils ne parlaient pas polonais. Le QG de l'armée de l'intérieur se situait dans le quartier de Wola tout près du cimetière orthodoxe de Varsovie.

A l'approche de celui-ci, ils investirent une ancienne boulangerie et commencèrent à observer les allez et venues pour confirmer la présence du chef de la résistance et le dispositif de sécurité mis en place par les polonais. A leur plus grande surprise, ils constatèrent que ce dispositif était très léger. A vingt heures, Bór-Komorowski arriva au QG escorté de seulement quatre hommes, visiblement des officiers. A l'intérieur du bâtiment il y avait seulement une dizaine de soldats, transmetteurs et logisticiens. Malgré un sixième sens qui disait au sergent Tupolev qu'il devait y avoir anguille sous roche, Tupolev ordonna à ses hommes de s'approcher.

A deux cents mètres, des snippers les repérèrent et donnèrent l'alerte.

- Polkrovník (colonel) des militaires polonais s'approchent du QG. Ils sont attendus ?

- Quelle unité ?

- 14^o royal cavalerie.

- Ils ont été massacrés par les russes à Bialystok, abattez les.

Une mitrailleuse située dans un monument funéraire du cimetière découpa le groupe du sergent Tupolev.

Après 63 jours de combats acharnés, la ville fut réduite à des décombres, et les représailles furent sauvages. Les SS et les unités auxiliaires furent particulièrement brutaux. Après la reddition de Bor-Komorowski, les combattants de l'AK furent traités comme des

prisonniers de guerre par les Allemands, à la grande indignation de Staline, mais la population civile fut impitoyablement punie. Les pertes globales polonaises furent estimées entre cent cinquante et trois cent mille tués. Quatre-vingt-dix mille civils furent envoyés dans des camps de travail dans le Reich, tandis que soixante mille furent expédiés vers les camps de la mort et les camps de concentration dont Ravensbrück, Auschwitz, Mauthausen. La ville fut presque totalement détruite après que les sapeurs allemands l'aient systématiquement démolie. L'insurrection de Varsovie permit aux Allemands de détruire l'AK en tant que force de combat, mais le principal bénéficiaire fut Staline, qui put imposer à la Pologne un gouvernement communiste après-guerre, avec peu de crainte d'une résistance armée.

Hollande

Le 515^e régiment de DCA avait à la hâte convoyé V2 à la Haye et Middelburg. De là ils purent continuer à tirer leurs fusées sur Londres et sur le port de Anvers que les alliés avaient conquis et dont ils se servaient pour acheminer du matériels et des troupes depuis l'Angleterre. Le décembre 1944, un V2 tomba sur le cinéma Rex tuant cinq cent soixante et un civils persuadés que la guerre était terminée pour eux depuis la libération de la ville.

Au fur et à mesure de l'avancée des alliés à l'ouest, les allemands déplacent leurs sites de lancement. Les résistances faisaient

ce qu'elles pouvaient pour prévenir les libérateurs. Les sites étaient irrémédiablement bombardés mais malgré cela, mille cinq cents V2 furent lancés en tout, les dernières depuis Münster en Allemagne vers le Kent en Angleterre.

1945

En janvier l'armée rouge pénétra en Allemagne en franchissement l'Oder et le huit février ce furent les américains qui les imitèrent à l'ouest par la Meuse. Dans son bunker Hitler fulminait. Il voulait faire fusilier tous les généraux qui n'avaient pas tenus leurs

positions et empêcher les alliés et les soviétiques d'entrer sur le sol allemand.

Walter Dornberger le directeur du centre de recherche de Peenemünde faisait souvent des allers et retours avec Hans Kammler le directeur du camp de Dora-Mittelwerk. Ces deux hommes ne s'aimaient pas. Depuis l'épisode de l'arrestation de Wernher Von Braun le directeur des programmes des armes de représailles, ils travaillaient ensemble sans partager aucuns moments hors services. Leurs épouses ne se parlaient pas et leurs enfants bien que partageant les mêmes bancs à l'école à Berlin, ne jouaient pas ensemble. Les seules choses qui les animaient tous deux étaient l'amour de l'Allemagne et la fidélité à son guide : Adolf Hitler.

Dornberger rendait compte à son ministre de tutelle, Albert Speer tandis que Kammler à Himmler. Malgré cela après chaque passage à la chancellerie, ils partageaient sans le dire la même sensation : la victoire s'éloignait tous les jours un peu plus. Et le plus convaincu n'était pas forcément celui que l'on croyait. Kammler avait déjà reçu de la part d'Himmler les ordres en cas de défaite du Reich. Aucun savant ne devaient survivre et passer à l'ennemi que ce soit du côté américain ou soviétique, surtout soviétique. Speer avait connaissance de ces ordres qui émanaient directement du Führer. Aussi mit-il au courant Dornberger.

- Général, vous devez savoir ce qui se dit sous le boisseau. En cas de défaite, bien qu'il soit évident que nous ne perdrons pas, ...

- C'est évident monsieur le ministre, notre Führer sauvera l'Allemagne.

..., en cas de défaite donc, les SS ont reçu l'ordre d'abattre tous les ingénieurs et techniciens et de dynamiter vos usines.

- J'imagine que je fais partie du lot ?

- C'est certain. Je vous demande de garder cela pour vous. Il est hors de question que la panique gagne nos ingénieurs et techniciens. Ils doivent au contraire redoubler d'efforts pour offrir au Reich suffisamment de V2 pour arrêter l'avance des alliés.

- Pas de soucis, monsieur le ministre, je suis un soldat et j'ai intégré depuis longtemps le fait que je ne mourrais pas dans mon lit.

Mais je ne laisserais pas aux SS le plaisir de m'ôter la vie.

- Encore une fois, il y a encore de l'espoir. Restez en vie, je vous le demande.

- A vos ordres, Heil Hitler.

De retour à Peenemünde, Dornberger alla trouver Von Braun.

- Je reviens de Berlin. Je pense que ce n'est pas la peine que je vous dise ce qu'ils m'ont demandé.

- Attendez, de doubler encore la production ?

- Oui et je leur ai répondu que nous étions au maximum de nos capacités.

- Pensez-vous que cela s'arrêtera un jour général ?

- Bien sûr, avec la victoire totale.

- Bien sûr, la victoire totale sur quatre millions de soldat soviétiques et deux millions d'anglo-saxons, sans parler des français, belges, hollandais, italiens, grecs, norvégiens, tchèques, bulgares, hongrois. J'en oublie vous croyez ?

- Les luxembourgeois.

- Oui, les luxembourgeois.

Ils éclatèrent de rire.

- Vous savez que de tels propos peuvent vous renvoyer en prison ?

- Pourquoi, je ne fais que reprendre le discours du Führer à Nuremberg en 1939.

- C'est vrai. Vous méritez une autre médaille.

Ils rirent encore.

- Je ne veux pas vous retarder dans votre travail. J'aurais besoin d'avoir une conversation avec votre garde du corps, le capitaine SS Staffelberg.

- Pourquoi général ?

- Avec l'armée rouge qui est entrée en Allemagne, la sécurité des savants est devenue un enjeu de sécurité nationale.

- Vous pensez qu'ils pourraient nous assassiner ici à Mittelwerk ?

- Il ne faut rien négliger.

- Devons-nous envoyer nos familles à Berlin ?

- Non, on n'en est pas encore là. Je vous l'aurais dit vous ne pensez pas ?

- Oui, bon. N'en parlez pas aux autres ingénieurs, je ne voudrais pas les inquiéter.

- On est d'accord.

- Je vous envoie Heinrich.

Le capitaine Staffelberg arriva dans le bureau du général Dornberger. Il toqua, entra et salua.

- Heil Hitler.

- Heil Hitler. Entrez capitaine et fermez la porte.... Asseyez-vous. Vous buvez quelque chose ?

- Schnaps, mon général, je vous remercie.

- Capitaine, je ne vais pas aller par quatre chemins. Vous aimez bien les Von Braun ?

- Je ne fais que mon travail, mon général, et ma mission est de protéger le Sturmbannführer.

- Pouvons-nous parler entre hommes ?

- Je ne comprends pas mon général.

- Vous êtes un officier SS, vous obéissez à la SS.

- Affirmatif, mais pas aux gardes du camp. J'appartiens à une autre unité et ne rend compte qu'au service de protection des autorités.

- Et si votre supérieur à Berlin vous ordonnait de tuer le docteur Von Braun ?

- Pourquoi ferait-on cela ?

- Quelle serait votre réaction ? Je suis un vieux soldat, n'ayez pas peur de ce que vous allez répondre.

- Vous êtes en train de sous-entendre que je pourrais recevoir l'ordre d'éliminer le docteur ?

- Ce n'est pas une hypothèse. Vous comprenez ?

- Oui mon général.

- Alors qu'elle serait votre réaction ?

- Je ferais selon ma conscience et pour le peuple allemand.

- Bonne réponse. Vous ne vous mouillez pas. Cessons cela je vous prie. Je vous ai déjà jugé, vous aimez les Von Braun, alors écoutez bien. En cas de défaite du Reich, les gardes SS auront l'ordre d'abattre tous les scientifiques du camp. Je compte sur vous pour remplir votre mission jusqu'au bout et protéger la vie du docteur Von Braun. Me fais-je bien comprendre ?

- Oui mon général, mais s'il décidait de passer en URSS ?

- Vous l'en empêcherez. Seule l'Amérique pourrait un jour réaliser son rêve d'envoyer une fusée dans l'espace.

- Je comprends, mon général, je comprends que ma mission passe avant tout.

- Parfait. Retournez auprès de votre mission. Je veux que cette conversation reste entre nous.

- A vos ordres. Heil Hitler.

Le 31 janvier 1945 Dornberger reçu un coup de téléphone de Kammler.

- Ecoutez bien ce que je vais vous dire. Vous récupérez vos scientifiques, les plans, les maquettes et toutes les pièces détachées et

vous déménagez dans la ville de Bleicherode,
dans le Harz.

- Ça va si mal que ça ?

- Faites pas chier avec votre défaitisme.
Nous nous recentrons pour être plus efficace.

- Bien sûr. Que fait-on des locaux ?

- Ne vous inquiétez pas. Des éléments
du génie sont déjà en route et vont tout faire
sauter. Il est hors de question que quoi que ce
soit tombe aux mains des bolcheviques.

- Et les prisonniers ?

- Ceux que vous n'emmènerez pas, se-
ront abattus.

- Je me mets au travail. Heil Hitler.

Dornberger convoqua immédiatement ses scientifiques. Il chargea Von Braun de faire l'inventaire du matériel absolument nécessaire pour la continuation des recherches. Pendant ce temps, Heinrich Staffelberg s'employa à regrouper les prisonniers. Aidé par Barbara Manswick, il eut tout le mal du monde à leur faire comprendre que si l'un d'entre eux s'échappait pendant le déménagement, il serait abattu par les SS. Même s'ils leur échappaient, ils seraient récupérés par les soviétiques qui les enverraient au goulag.

- Est-ce pire que d'aller dans le camp de Dora ? Car c'est bien là que nous allons ? demanda un prisonnier français du nom de Sébastien Dubois.

- Je ne peux vous garantir que nous pourrons vous protéger une fois là-bas. Mais vous devez peser les risques. Les SS arrivent, allez faire vos balluchons. Tout ce que je peux vous jurer c'est que je ne vous tirerais pas dans le dos.

Un millier de camions furent nécessaires pour emporter les matériels et les personnels du centre de recherche. Cette noria n'échappa pas à la résistance intérieure allemande qui fit parvenir au SIS britannique un message disant qu'un convoi important avait fait un transport depuis Peenemünde vers Bleicherode.

Dans un premier temps, les alliés qui n'avaient pas plus bombardés à nouveau Peenemünde, décidèrent de ne pas se laisser distraire par ce mouvement. Leur priorité était

toujours de trouver et détruire les usines où étaient fabriquées les V2. Ils lancèrent des missions de reconnaissance pour voir s'il n'y avait pas quelque chose autour de Bleichrode. La présence du camp de Buchenwald dont ils connaissaient déjà l'existence et qu'ils se refusaient de bombarder pour ne pas tuer encore plus de juifs, brouilla leur compréhension des lieux.

Pendant le mois de février le régiment de SS qui assurait la garde du camp fut réquisitionné pour participer à la défense du Reich. Les américains étaient à Düsseldorf début mars. Les éléments de reconnaissance repèrent des mouvements de troupes en provenance de Göttingen. Les vols de reconnaissance intensifièrent leurs missions et découvrirent la présence de baraquements au

camp de Dora. Les photos aériennes révélèrent une activité importante et la présence de nombreux camions. Le trois avril, l'aviation anglo-américaine décida de bombarder le camp de Dora, pensant qu'il s'agissait de la caserne d'une division de SS.

Désireux de continuer ses travaux de recherche, Von Braun partit pour Berlin pour quémander des appareils de chauffage. Il n'emmena pas Heinrich préférant que celui-ci protégea sa famille au cas où les SS mettraient leurs menaces à exécution. Sur le trajet aller, son chauffeur s'endormit et la Volkswagen quitta la route pour s'encastrier dans un arbre. Von Braun eut l'épaule cassée plus deux fractures au bras gauche. Il ne revint que huit jours plus tard. Il était plâtré du

cou au poignet. Il avait l'air ridicule mais était vivant.

Cinq avril 1945.

Bleicherode se situant une heure plus à l'est que Nordhausen, ce fut encore une fois Heinrich Staffelberg qui entendit les avions en premier. Il était en train de faire une patrouille aux alentours du centre de recherche provisoire quand le ronronnement particulier des Boeing B17 lui fit lever les yeux. Une centaine de bombardiers survolaient la petite ville et aucune batterie de DCA ne les dérangeaient. Il ne savait pas quel était la cible de ce raid, mais ne croyant pas au hasard, il ne

put qu'imaginer que les usines de Mittelwerk étaient visées. Ne voulant prendre aucun risques, il courut jusqu'aux baraquements des scientifiques et leur ordonna d'évacuer les lieux. Il envoya tout le monde vers la forêt de Wöbelsburg. Dès que Von Braun eut évacué, il se précipita encore une fois en direction du centre de recherche et alla récupérer Barbara et Maria Manswick.

Quand il arriva il aperçut un soldat SS qui s'apprêtait à abattre les prisonniers. Heinrich attrapa le soldat par derrière sortit sa dague d'officier et lui mit sous le cou. Le SS baissa son machine pistole et Heinrich lui rompit les cervicales d'une rotation de la tête. Le soldat à l'uniforme noir s'effondra. Avec l'aide de deux prisonniers, ils le mirent dans une Kubelwagen, Heinrich dégoupilla une

grenade et lança la jeep sur la route à la sortie du camp.

Les prisonniers embarquèrent dans un camion et rejoignirent les scientifiques dans la forêt quand un détachement arrivant de Göttingen et se dirigeant vers Mittelwerk passa sur la route principale au sud de Bleicherode. Heinrich sauta dans la Kubelwagen et rejoignit la colonne pour demander de l'aide.

Pendant ce temps, à Mittelwerk, un déluge de bombes s'abattit sur les baraquements et les usines d'assemblage des V2. Paniqués, les prisonniers tentèrent de s'éloigner du site. Ceux qui ne périrent pas par les bombes alliées, furent tués par les SS qui les

abattirent le plus souvent dans le dos. Sur quatre milles prisonniers seuls quatre cents survécurent et furent enfermés dans les tunnels des usines.

Kammler fit rapatrier tous les scientifiques et le général Dornberger au sein du camp de Dora. Rapidement, il fut décidé qu'ils ne pouvaient rester sur place. Dornberger, Von Braun, plus une centaine de scientifiques, techniciens et leur famille furent transférés dans les alpes Bavaroise au camp d'Oberammergau.

Au moment du départ, Heinrich alla chercher madame Manswick et sa fille. Le capitaine des gardes SS le vit et lui bloqua la route.

- Ces femmes ne font pas partie de la liste des personnels à évacuer.

- Fait pas chier, elles sont à la disposition de la famille Von Braun alors elles le suivront.

- Si elles font un pas en dehors de ces tunnels, je les abats comme des chiennes.

- Je te les joue en deux rounds.

- Tu plaisante. Ce n'est plus un jeu.

- De quoi as-tu peur ?

- Peur ? Je t'ai déjà battu, alors où est le risque ?

- Je t'ai laissé gagner.

- Je ne te crois pas.

- Pour le vérifier, il n'y a qu'une seule façon de faire.

- Si tu perds, tu devras les tuer toi-même sinon c'est moi qui t'abattra.

Ils se mirent en garde. Le capitaine SS porta le premier coup d'un direct du droit. Heinrich vacilla, secoua la tête et monta un peu plus les bras pour se protéger. Il fit reculer son vis-à-vis par des petits coups du droit, son poing gauche restait au niveau de sa joue. L'adversaire fut surpris, il n'avait pas remarqué qu'Heinrich était une fausse patte. Le SS tenta une approche, lança son bras gauche et baissa la tête pour réduire la distance. Heinrich le cueilli d'un uppercut du gauche et le SS s'effondra.

Ses hommes firent mine de se ruer vers lui mais un des sergents leur donna l'ordre de ne pas bouger. Heinrich le regarda dans les yeux, celui-ci lui souriait. Le capitaine ne devait pas être aimé de ses hommes. Une erreur de la part d'un chef. Il récupéra les deux femmes et parti en courant.

Le lendemain les bombardiers revinrent et rasèrent la ville voisine de Nordhausen. Kammler lui se trouvait à Berlin pour rassurer le Führer sur la production des V2. Durant son séjour, il fit part à Speer de son désir de négocier avec les américains, son amnistie en échange de Von Braun et les plans des V2. Pour cela il les mettra à l'abri dans les alpes bavaroises.

Le cinq avril 1945 Von Braun et cent ingénieurs et techniciens plus leurs familles arrivent au camp d'Oberammergau. Ils furent reçus dans les hôtels d'une station de ski. Bien qu'ils aient sauvé les plans des missiles et les travaux de recherche, ils n'avaient plus les moyens de reprendre leurs travaux. En fait ils passèrent leur temps à essayer de survivre. Les militaires manquaient de tout et ces bouches à nourrir ne furent pas vues d'un bon œil. La présence du général Dornberger ne fut même pas suffisante pour que le commandant de la garnison daignât leur offrir le minimum vital.

Le deuxième soir, les scientifiques se réunirent dans un refuge au pied des pistes de ski.

- Messieurs commença Von Braun, au risque d'être accusé encore une fois de défaitisme, nous devons bien admettre que les chances du Reich sont minimes. Le Führer nous promet encore la victoire, mais il n'y a plus que lui et ses larbins de ministres qui y croient encore. Il faut décider ce que nous souhaitons faire quand la guerre sera finie.

- Je ne dirais rien tant que ce porc de SS ; l'homme qui parlait désigna Heinrich ; sera présent parmi nous ; dit l'un des ingénieurs.

- Le capitaine Staffelberg est certes un SS, mais c'est avant tout un soldat. Il a maintes fois prouvé qu'il était fidèle au docteur Von Braun et non à la SS ; dit Dornberger.

- Je suis un SS moi aussi ; reprit Von Braun ; cela ne fait pas de moi un assassin. Je me porte garant d'Heinrich et vous avez pu remarquer qu'il a sauvé la vie des Manswick, au risque de se faire tuer. N'oubliez pas les deux bombardements auxquels nous avons été soumis. Sans lui nous serions morts. Ce sujet est clos.

- Je vous expose nos solutions ; dit Arthur Rodolf. L'armée rouge est à cent kilomètres à l'est et les alliés sont à l'ouest. Donc soit nous serons faits prisonniers par les soviétiques soit par les américains. Mais nous pouvons provoquer le destin et nous porter au-devant de l'un des deux. Nous avons les plans des armes de représailles et le savoir-faire. Cela devrait nous permettre de dicter les conditions de notre reddition.

- Je ne comprends pas pourquoi nous devrions négocier ; dit un autre ingénieur.

- Je vais vous l'expliquer simplement ; répondit Von Braun. Nous avons conçu des armes qui ne furent employées que pour tuer des civils. Aux termes des accords de Genève, nous sommes des criminels de guerre. Pour cela, nous avons employé des prisonniers qui moururent en masse. Cela constitue des crimes contre l'humanité. Ceux qui nous attraperont auront le choix entre nous emprisonner à vie ou nous abattre sur le champ.

Encaissant le coup, plus personne n'osait rien dire, c'est Dornberger qui brisa le silence.

- Je sais que les soviétiques sont plus pragmatiques que les américains. Ils se

foutent que nous ayons tué des civils britanniques, hollandais ou français. Nous n'avons jamais bombardé l'union soviétique.

- Avez-vous entendu parler du sort que les russes réservent aux prisonniers de guerre allemands ; rétorqua Heinrich. Ils se foutent aussi de la croix rouge, du Vatican ou autres conneries comme ils disent. J'ai souvent surpris des soldats qui disaient qu'ils préféreraient se suicider que de tomber aux mains de l'armée rouge. Personnellement je préfère me rendre aux américains. Je témoignerais que vous étiez obligés de fabriquer ces armes. Les SS vous menaçaient. Ne suis-je pas un SS, vous l'avez dit vous-même.

- Ce qui m'intéresse, c'est de savoir quelle nation nous permettra de continuer nos travaux sur les fusées ; dit Von Braun.

N'est-ce pas pour cela que nous avons travaillé si dur. Je n'ai jamais souhaité construire des armes. Ce que je veux c'est que l'homme aille dans l'espace. Alors si l'URSS a les moyens et pas de scrupules, cela ne me dérange pas d'apprendre le russe. Mais mon père était un chef d'entreprise, il toujours exécré le communisme. Il me disait que le système marxiste était mauvais pour l'économie. Alors, je ne pense pas qu'ils auront jamais les moyens d'envoyer un homme dans l'espace. Je prends le risque de faire quelques années en prison, tant que peux réaliser un jour mon rêve.

La grande majorité des participants à la réunion partageaient les opinions politiques et économiques de Von Braun. Ils décidèrent

qu'ils se rendraient aux américains. Restait à savoir comment.

Mittelwerk

Le douze avril, les américains de la troisième division d'infanterie atteignirent le camp de Dora. Le premier GI à pénétrer dans le site des usines fut surpris par le nombre de corps laissés à l'abandon. Certes, le camp avait été bombardé, mais une armée digne de ce nom aurait ramassé et enterré ses morts. Non, ces corps n'étaient pas des soldats. Ils avaient une sorte d'uniforme, mais cela ressemblait plus à un pyjama. Rayé, noir et blanc

le pyjama. Et puis cette maigreur, ces hommes-là avaient dû connaître la faim avant de mourir. D'ailleurs ils n'étaient pas morts à la suite du bombardement. De ci de là, ils étaient entassés comme si une pelle-teuse les avait poussé. Qui avait bien pu faire subir ce sort inhumain à ces corps.

Personne ne prononçait un mot. L'hébétéde était tombée sur les soldats américains. Ils avaient approché l'enceinte en deux colonnes et traversaient le camp toujours en deux colonnes. Ils ne pensaient même pas à se mettre en position de combat au cas où l'ennemi serait encore présent. Même les sergents ne réagissaient pas. Ce fut le capitaine commandant la compagnie qui fit stopper la progression de ses hommes. Il avait déjà vu ces tenues rayées au camp du Struthof en

France. Il savait donc qu'il avait affaire à des prisonniers. Pourtant ils pensaient être dans une caserne de fantassins SS. L'officier du septième régiment d'infanterie appela son colonel et demanda qu'une unité médicale se porte à leur niveau immédiatement. On ne savait jamais s'il y avait des survivants.

Le colonel visita les tunnels et comprit qu'ils avaient découverts l'usine de fabrication des fameux V2 qui terrorisaient l'Angleterre et avaient tué tant de civils en Hollande. Un message partit immédiatement au QG du général Patton et alla également jusqu'aux oreilles d'Eisenhower.

Le commandement américain prit une autre décision. Les GI allèrent à la ville la plus proche, Nordhausen, récupérèrent tous les civils et les obligèrent à venir enterrer les

prisonniers morts. Ils ne prétendraient plus jamais qu'ils n'étaient pas au courant.

Pour le SOS, il restait une énigme. Si Von Braun et son équipe n'étaient pas à Peenemünde ni à Mittelwerk, où se trouvait-il ?

Alpes bavaroises au camp d'Oberammergau.

Le général Hans Kammler, dénoncé par Speer pour son désir de négocier avec les alliés, fut remplacé par le Major SS Kummer. Ce dernier, n'ayant pas participé au programme de la solution finale était beaucoup plus compréhensif et avait d'autres chats à fouetter que de s'occuper d'une bande de savants.

Dornberger et Von Braun réussirent à le persuader qu'en répartissant les ingénieurs, techniciens et leurs familles dans les villages environnants, ils constitueraient une cible moins voyante pour les ennemis du Reich. Eux-mêmes se replièrent dans la station de sports d'hiver d'Oberjoch, à la frontière autrichienne, en compagnie de l'un de ses deux frères, Magnus, de Dornberger, Heinrich Staffelberg et de trois spécialistes de Peenemünde, Hans Lindenberg, Bernhard Tessmann et Arthur Rodolf.

Le 30 avril le Führer se suicida et Himmler prit le commandement du Reich. L'ordre de tuer tous les savants ayant participé de près ou de loin à l'armement de l'Allemagne fut transmis à toutes les unités SS encore en état de combattre.

Heinrich faisait une ronde autour des habitations de ses protégés quand il aperçut un camion rempli de soldats SS roulant à tombeau ouvert sur les pentes des alpes bavaroises. N'hésitant pas une seconde il partit en courant prévenir Von Braun et Dornberger.

- Mon général, Herr Doctor, partez immédiatement vous mettre à l'abri dans les grottes ici ...

Il montra la carte au général puis ouvre une caisse et donna une mitrailleuse à chacun.

... je vais tenter de ralentir les soldats.

- Vous pensez vraiment qu'ils viennent pour nous ?

- Vous voulez prendre le risque ? Partez, c'est moi qui vous l'ordonne.

Pendant que les savants s'échappèrent, Heinrich attendit l'arrivée des assaillants. Ils ne pensaient sérieusement pas être accueillis. Quand le camion stoppa, les soldats sautèrent immédiatement. Le capitaine Staffelberg se dit que c'était le moment ou jamais et leur lança une grenade. En explosant elle tua instantanément huit des dix soldats. Les deux restant, dont un lieutenant, tirèrent en direction d'Heinrich et se mirent à l'abri. Il avait prévu cela, monta dans le grenier de la maison, réussit à grimper sur le toit et abattit les deux combattants qui, surpris de voir quelqu'un au-dessus d'eux, n'opposèrent aucune résistance.

Sans attendre, il prit la première voiture qu'il trouva et partit rejoindre les ingénieurs. Il les trouva dans la première grotte qu'il leur avait désignée. Arrivé auprès d'eux, Barbara Manswick remarqua que sa chemise était rouge de sang.

Du 4 au 11 février 1945 les accords de Yalta celèrent, entre autre le partage de l'Allemagne en quatre zones d'occupation. Ainsi donc les villes libérées par les américains mais situées dans la zone soviétique devaient être évacuées sitôt la reddition de l'Allemagne Nazi signée. Peenemünde était déjà occupée par l'armée rouge. Il ne fallait pas que les soviétiques mettent les mains sur le matériel présent dans les usines de Mittelwerk. Les américains envoyèrent donc des moyens de

transport incroyables. Des prisonniers de guerre allemands et des civils furent réquisitionnés pour démonter les infrastructures et les embarquer dans des centaines de camions. Mais le sort réservé aux prisonniers et aux civils allemands n'eut rien avoir avec celui subi par les internées du camp de Dora. Ils furent bien nourris et les civils autorisés à récupérer du matériel pour leur confort personnel. Les V2, les pièces détachées et les machines furent convoyées vers le port d'Anvers pour être expédiées aux Etats-Unis.

Maria Luise Von Braun fit allonger Heinrich et lui enleva sa chemise. Il avait pris une balle sur le côté et la plaie saignait beaucoup. A première vue, aucune artère n'était touchée. Aucune des femmes présentes

n'avaient de notion de médecine mais elles savaient que dans le cas contraire le sang aurait giclé par saccades.

- Il faut que l'un d'entre vous aille à la ville la plus proche et trouve une pharmacie, un docteur serait même l'idéal ; dit madame Von Braun.

Le docteur Rodolph se porta volontaire. Une autre épouse arracha son chemisier en soie et ils s'en servirent pour confectionner un pansement compressif. L'urgence était de stopper l'hémorragie.

- Cela a été un honneur de vous servir docteur Von Braun ; dit Heinrich.

- Taisez-vous, vous n'allez pas mourir. Pas vous. Vous êtes notre sauveur. Cela fait

trois fois que vous nous sauvez la vie. Un homme comme vous ne peut pas mourir, là dans une grotte. Pas le capitaine Heinrich Staffelberg.

- Je ne suis pas un héros, vous savez. Je ne suis même pas Heinrich Staffelberg.

- Que dites-vous ?

- Je m'appelle Joseph Blum. Je suis juif. Enfin, mon père était juif. Ma mère elle était une non juive, ils s'aimaient. Je suis l'enfant de l'amour entre une juive et une non juive. Une aberration pour les Nazis. Vous direz cela à Himmler la prochaine fois que vous le verrez. Il y avait le fils d'un juif dans la SS.

- Mais alors pourquoi êtes-vous entrés dans la SS ? demanda Barbara.

- Je les ai vus tuer mes parents. Ces sales porcs de la SA. J'ai voulu courir vers eux, mais ma cousine m'a retenu. Elle m'a emmené chez mon oncle, Staffelberg était le nom de jeune fille de ma mère. Ils avaient un fils, Heinrich, qui est mort de maladie juste avant ça. Cela leur a été facile de me faire passer pour lui. L'époque s'y prêtait. Quand j'ai eu dix-huit ans, je suis rentré dans la Hitler Jugend pour ne pas qu'ils aient des problèmes. La sœur de mon père avait épousé un juif, alors ... Puis naturellement j'ai continué et me suis engagé dans les SS. Je voulais leur faire payer. Puis on m'a mis à votre disposition. Dans un premier temps j'ai pensé vous assassiner, mais votre passion est devenue la mienne et petit à petit, je me suis pris de tendresse pour vous. Et puis j'ai entendu parler de Herr Manswick. Cet homme est mort pour

protéger un juif. Il a fait ce que je n'ai pas réussi à faire. Alors ma mission est devenue la protection de vous Barbara et de Maria.

- Moi qui vous ai prise pour un salaud qui voulait profiter de ma fille.

- Ne me prenez pas pour un gougeât, mais avec ces tenues rayées, ...

Ils rirent au moment où Heinrich mourut. Barbara le prit dans ses bras et le berça en pleurant. Quand le docteur arriva il était trop tard. Il vit Von Braun et le reconnut. Il vit ces deux femmes en tenue de prisonnières. Il revint plus tard avec des vivres et des habits civils pour Barbara et Maria. Il n'y avait pas que des salauds en Allemagne. Il avait entendu dire que des américains étaient en route pour le château de Neuschwanstein. La

rumeur courait que les SS y avaient caché des trésors. La rumeur ...

Il transporta Von Braun et les autres jusqu'à la bourgade de Füssen où ils purent rester cachés pendant trois jours. Le 2 mai 1945, Magnus Von Braun qui parlait anglais, parcourait les routes aux alentours quand il croisât une patrouille de reconnaissance américaine. Il interpela le soldat de deuxième classe Schweikert qui fut le plus surpris des deux. Dans un premier temps, ils furent arrêtés puis après plusieurs vérifications, récupérés par l'opération Paperclip.

Anvers

Le matériel récupéré au camp de Dora fut embarqué sur le 14 Liberty Ship. Les britanniques apprenant cela boquèrent le navire américain, exigeant la moitié des trouvailles comme il en avait été conclu entre Churchill et Eisenhower au moment de la récupération du V2 en Suède par les SAS anglais.

Le bras de fer dura plusieurs jours et des négociations eurent lieu entre Londres et Washington. Les américains cédèrent une partie du chargement. Truman qui savait que la bombe atomique était prête enragea et lança les Etats-Unis dans une course sans bornes aux savants allemands, notamment ceux qui eurent travaillés dans le domaine de l'atome.

Marseille

Le 21 juillet 1969, Alain Lamoliatte est réveillé à trois heures du matin par ses parents. Les yeux encore englués de sommeil il s'installe devant une petite télévision noir et blanc de trente-six centimètres et regarde le module d'exploration lunaire approcher du sol lunaire. L'image est mauvaise, mais l'imagination d'un enfant de sept ans transforme cette purée de pois en merveille.

- Houston, ici la mer de la tranquillité, l'aigle s'est posé ; annonce Neil Armstrong, le chef de la mission Apollo XI.

Le commentateur comble l'attente du moment fatidique. Une silhouette fantomatique descend l'échelle accrochée sur l'un des pieds du module.

- That's one small step for man, one giant leap for mankind. (« C'est un petit pas pour l'homme, mais un bond de géant pour l'humanité »).

Houston.

A l'autre bout du monde Von Braun vit la même chose dans le centre de mission de la NASA.

Dieu seul sut à quoi il pensât à ce moment-là.